

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Etranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON)
Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique: EXCEL-PARIS

LE DÉPART DE LA CLASSE 17



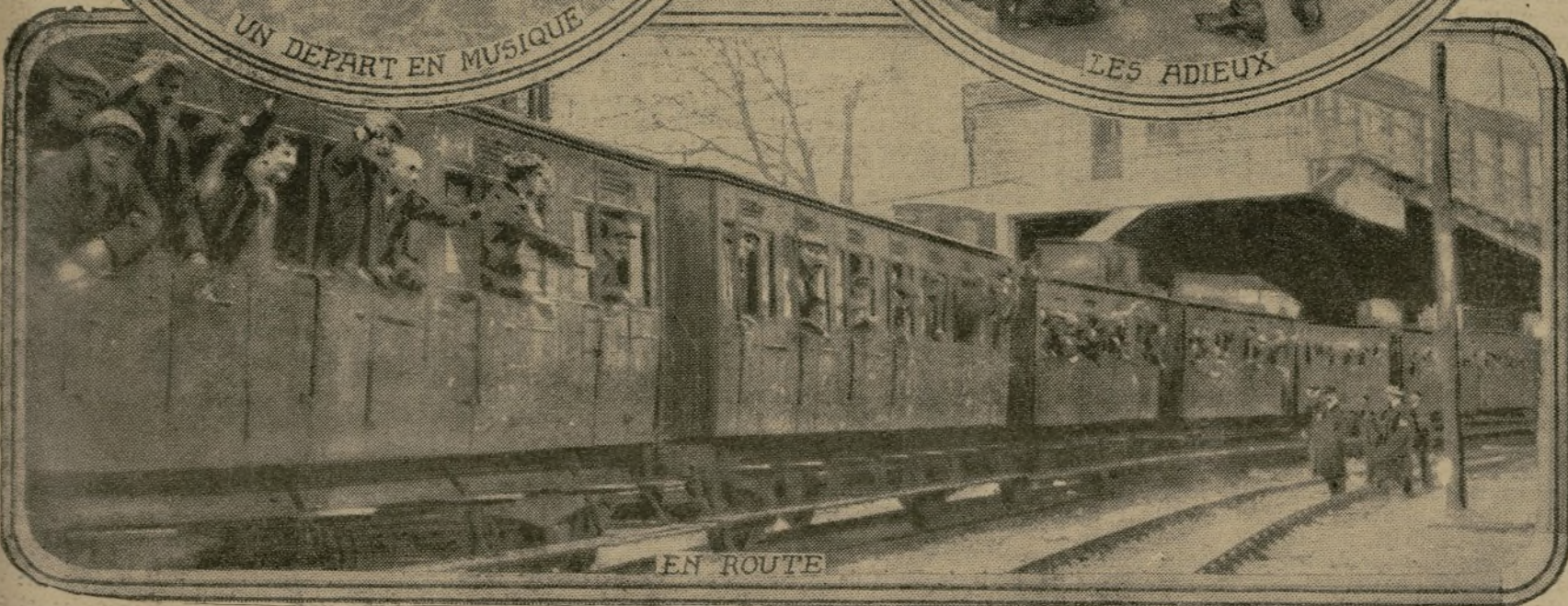
GARE DE L'EST - UN GROUPE DE "BLEUS"



UN DÉPART EN MUSIQUE



LES ADIEUX



EN ROUTE

Hier a eu lieu, dans les gares parisiennes, le départ des conscrits de la classe 17. On y put assister à des adieux touchants de la part des familles, et très gais de la part des jeunes gens. Un important contingent, notamment, est parti de la gare de l'Est pour Troyes, Chaumont, Epinal, Verdun, Toul et Belfort, aux cris de: « Vive la France! »

Ayuntamiento de Madrid

POUR L'ALLEMAGNE la guerre est une affaire

Une hideuse certitude s'impose dès maintenant à l'histoire impartiale : l'Allemagne n'a cherché par la guerre que l'asservissement des puissances commerciales et industrielles de la vieille Europe; Guillaume II n'aura fait tuer des millions d'hommes que pour enrichir quelques favoris parmi ses sujets. Mais la grande entreprise n'est plus possible; les financiers pangermanistes réduisent alors le champ de leurs ambitions, et de là le projet d'une union économique qui tiendrait vassaux, après la guerre, les actuels associés de l'Allemagne. Les manieurs d'argent de Hambourg, de Francfort et de Berlin se contenteront, à la paix, d'exploiter les alliés d'aujourd'hui.

Des associés actuels du kaiser, les Turcs, domestiqués, ne comptent point; on leur dictera leurs tarifs de douanes comme on commande leurs soldats. Ferdinand de Bulgarie est moins maniable; on flatte ses appétits territoriaux; on lui abandonnera la majeure partie de la Serbie, et il deviendra le voisin immédiat de l'Autriche à Belgrade; ce sera une énergique simplification du problème des Slaves du Sud. Que demande, en effet, le germanisme aux Serbes? Non pas de l'aimer, mais seulement de se soumettre à des intermédiaires germains pour tous leurs échanges; sujets de Ferdinand de Bulgarie, on n'aura même plus la peine de les consulter.

En Autriche-Hongrie, les projets allemands sont assurés de la complicité des Hongrois. Le comte Tisza laisse bien percer de temps en temps de discrets avertissements : il n'entend pas que les Hongrois soient jamais à la merci des Allemands. Mais, tandis que ces déclarations calment autour de lui les susceptibilités nationalistes, il poursuit avec Berlin de très actifs pourparlers. Evidemment, Guillaume II ne lui a pas accordé gratuitement le concours des troupes allemandes qui ont écarté de la Hongrie la menace russe, l'automne dernier; l'amitié du kaiser affermit le comte Tisza dans ses prétentions à l'égard de l'Autriche, à la veille du renouvellement du pacte dualiste qui expire en 1917.

Les Vieux-Autrichiens ne sont pas satisfaits; mais noblesse ignorante et férue d'étiquette, bureaucrates suffisants et paperassiers ne pesent pas lourd en face des « jeunes compétences » alliées à l'Allemagne. M. de Kober, ministre des Finances, est l'agent infatigable de l'influx prussien à Vienne; il a éliminé les ministres suspects de rappeler à François-Joseph qu'il a des sujets slaves, plus nombreux même que ses Allemands et ses Hongrois réunis. Puis Guillaume II n'a-t-il pas promis qu'il reconstituerait la Pologne sous le sceptre des Habsbourg? La solution est ici la même que pour Ferdinand de Bulgarie : organiser politiquement des alliés qui n'auront de valeur économique qu'au gré de l'Allemagne.

Voilà le plan, dans toute sa nudité cynique. Le sort des vassaux ne nous intéresse pas pour eux-mêmes, mais nous ne pouvons oublier qu'une Allemagne économiquement souveraine, fût-ce seulement de Berlin à Bagdad, est un péril politique pour le monde civilisé tout entier. Observons donc avec grand soin les points faibles de ce qui n'est pas encore un édifice, à peine un échafaudage : tous les Slaves de l'Autriche-Hongrie protestent contre le sort qui leur est ainsi réservé, et la Serbie, vaineuse, n'est pas réduite.

Quelques déclarations des diverses puissances de l'Entente, favorables aux vœux nationaux des Polonais, des Tchèques, des Slaves du Sud, une défense plus énergique que jamais des Serbes, appuyée sur Salonique, une vigoureuse poussée russe en Hongrie, seraient des arguments décisifs en ce moment. Ainsi nous aiderions les associés mêmes du kaiser à se refaire une conscience indépendante; il ne faudrait, sans doute, pas beaucoup de succès, sur ces voies-là, pour déclencher contre le Minotaure prussien ses avant-derniers ennemis, à savoir ses alliés d'aujourd'hui. Les derniers, plus tard, seront ses propres sujets.

Henri Lorin,
Professeur à la Faculté des lettres
de Bordeaux.

Ce que l'on dit

En attendant...

On appelle Economie Politique un jeu de l'esprit et de l'imagination qui a principalement pour objet d'ôter leurs remords soit à ceux qui désirent garder ce qu'ils ont, soit à ceux qui voudraient s'emparer de ce qu'ils n'ont pas. C'est pourquoi il y a au moins deux Economies Politiques : l'une dite classique, qui est conservatrice; l'autre dite marxiste, qui est révolutionnaire.

Il ne faudrait pas que ni l'une ni l'autre empêchassent personne de dormir. Elles partent toutes deux de mêmes lois très simples, qu'il est facile de constater, et divergent dans les conclusions qu'elles en tirent, parce qu'elles ne s'adressent pas au même client. Cela n'a pas d'autre importance.

Mais il reste ceci, qui est incontestable : l'humanité, dès qu'elle a constaté une loi naturelle, cherche à en éviter les effets si ceux-ci lui paraissent désagréables. C'est une loi naturelle, par exemple, que les nuages, sous l'action d'un courant d'air froid, se condensent en aqua simplex : mais l'homme a inventé le parapluie. C'est une autre loi que ces mêmes nuages, chargés d'électricités contraires, échangent une étincelle nommée foudre, laquelle est bien désagréable : mais l'homme a inventé le paratonnerre. Et c'est aussi une loi que celle de l'offre et de la demande : plus une chose est offerte, plus elle existe en grande quantité sur un marché, et plus son prix doit baisser. Mais l'homme lutte encore ici comme il peut. Si c'est son travail même qui est la marchandise, il se met en grève. Si c'est de la laine, du grain, ou des billets de banque, il tente d'en racheter une partie qu'il fera disparaître de la consommation ou de la circulation.

Mais il n'y réussit jamais qu'à moitié, et ça n'empêche pas la pluie de mouiller, la foudre de tomber, et la marchandise de baisser; car il y a une limite à l'effort humain.

C'est ce qui arrive en ce moment pour les billets de banque de l'Allemagne et de l'Autriche. Ces Etats doivent acheter à l'étranger les denrées qui leur manquent, et les payer de plus en plus cher, à cause du blocus auquel ils sont soumis. Et, d'autre part, ils n'exportent plus rien, à cause du même blocus. Ceci fait que leurs billets de banque sont offerts en grand nombre à l'étranger, et que le prix en descend.

Pour lutter contre les effets de cette loi naturelle, ils peuvent racheter ces billets contre de l'or; mais le remède est pire que le mal, puisque c'est cet or même qui garantit dans leurs caisses la valeur de leurs billets. Ils peuvent aussi essayer d'emprunter dans ces pays étrangers; mais justement on y refuse de leur prêter. Ils peuvent vendre les valeurs de ces pays qu'ils possèdent en portefeuille, et on les paiera, dans ce cas, avec leurs propres billets. Mais l'Allemagne et l'Autriche, différentes en cela de la France, possèdent relativement peu de ces valeurs. Ce qui fait que, malgré quelques réactions, leur billet va continuer à baisser jusqu'à une limite qu'on estime généralement à 40 o/o de son prix nominal.

Pierre Mille.

Le Tout-Paris et le presque Tout-Londres se rencontrent sur le boulevard et se reconnaissent sous le travesti guerrier des uniformes kaki et bleu d'horizon. A chaque instant, on voit émerger de la foule élégante le bras d'un officier ou d'un soldat qui porte la main au képi... geste grave et un peu guindé chez l'Anglais, plein d'entrain chez le Français...

Or, retenez bien ces diverses façons d'interpréter le salut militaire, sur le boulevard, dans la charmante cohue des femmes, car c'est, paraît-il, l'origine d'une danse nouvelle au nom bien français, « la Fantulip », qui sera dansée... dès qu'on redansera. Elle comprendra de nombreuses figures; mais le gracieux mouvement, qui consiste à porter la main à son front, reviendra comme un leitmotiv.

Une nouvelle revue et qui vient à son heure. Marquons, une fois de plus, notre reconnaissance à ceux qui se donnent pour but, dans nos frontières et hors nos frontières, l'union plus intime des cœurs et des esprits, entre la France et ceux qui l'aiment. MM. Guglielmo Ferrero et M. Julien Luchaire viennent de fonder la revue *le Monde Latin*.

On sait que M. Julien Luchaire est le promoteur du Comité France-Italie et le directeur de l'Institut français de Florence.

Paris, le Paris de la guerre, prend pour l'observateur des aspects spéciaux et variés qui en modifient étrangement la physionomie habituelle. Trouvez-vous, par exemple, le lundi, entre deux et quatre heures, devant la terrasse d'un café voisin de la gare du Nord et vous aurez l'impression de vous trouver

subitement transporté sur la place d'un village provincial. C'est à cet endroit que se réunissent, chaque semaine, les réfugiés des départements envahis.

Pendant deux heures, c'est à cet endroit le grouillement d'une foule villageoise un jour de marché. On y entend le patois trainard des gens du Nord qui fraternisent, selon la devise pendue aux murs du café :

Pour voir des gens d'accord,
Faut voir les gas du Nord.

Il y a de tout dans cette foule pittoresque : des poilus permissionnaires et de vieux G.V.C., des enfants, des femmes en cheveux avec de gros paniers et d'élégantes petites dames en jupes courtes et à hauts talons.

On consulte le tableau des offres d'emplois, on se passe des lettres de main en main, on étudie la liste des réfugiés et disparus que hurlent les camélots. Une grosse maman offre pour rien à tous ceux qui en veulent des morceaux d'une galette confectionnée selon les règles de la petite patrie.

Soudain, une automobile luxueuse s'arrête au ras du trottoir, un monsieur à barbe blanche, grand, très élégant, en descend et sans hésiter se mêle à la foule. Beaucoup le reconnaissent, lui serrent la main : c'est un riche filateur, propriétaire d'un superbe château dans les environs de Roubaix.

Comme tout le monde, il goûte la galette, demande des nouvelles de tel ou tel, puis il annonce :

— Mes enfants, allons prendre un verre de bière... c'est ma tournée !

La voilà bien l'union sacrée.

CROQUIS DE DÉPART

Le « petit 17 » qu'on a pris dans ma maison ce parti ce matin.

Bien avant 6 heures, sa mère est entrée dans sa chambre pour l'éveiller. Aussitôt, à tue-tête, il s'est mis à chanter. Et nous, les voisins, réveillés en sursaut et qui savons être grincheux, nous nous sommes dit doucement :

— Michel chante.

Et nous avons écouté cette voix qui troublait la nuit et abrégait notre repos, comme nous eussions écouté le plus pur cantique du matin.

Le « petit 17 » est né dans cette courte rue. Il en connaît tous les pavés, tous les visages. Aussi, lorsqu'il y descend, vers 7 h. 1/2, y a-t-il dans toutes les boutiques à peine ouvertes et derrière chaque porte, des mains qui veulent être serrées. Lui, parle très fort et rit très haut. Insoûlement, il expose à la pluie fine et froide ses habits et sa casquette grise. Pour traverser la rue, il marche au pas et balance vigoureusement son bras droit. De la main gauche, il tient sa moustache bondée de victuilles. Car sa mère est persuadée que lorsque les « petits 17 » arriveront ce soir, très tard, à leur caserne respective, « on les mettra au lit sans souper ».

Et cette mère, penchée à la fenêtre, se demande en vertu de quel cataclysme elle ne peut plus dire aujourd'hui à son fils : « Prends ton parapluie », ou : « Veux-tu rentrer bien vite. » Elle ne le peut plus parce que les soldats s'en vont dehors par tous les temps et que le « petit 17 » s'est éveillé soldat. Et il n'y a qu'à le voir, important et affairé, pour deviner avec quelle ivresse il jouit du premier matin où il peut, sans ridicule, jouer au petit homme, avant de jouer à l'héroïsme.

Au tournant de la rue, il a soulevé sa casquette et crié :

— T'en fais pas, maman !

Mais maman « s'en fait un peu » tout de même, car, des trois garçons qui remplissaient la maison de cris, de dégingolades, de jeunesse exubérante, le dernier est maintenant parti. — H. du T.

Il a sept ans, l'âge de raison. C'est le fils d'un de nos députés de gauche, dont l'éloquence est fort appréciée. Hier, il entre, avec son père, en visite, dans le cabinet d'un autre parlementaire, député du même département, et, sur le bureau de travail, il avise le portrait d'un « beau monsieur ».

— Qui est-ce ? demande-t-il.

Celui-là, lui répond le papa, qui a jeté un coup d'œil vers la photographie — celle de M. Ribot — c'est un grand Français, un brave et honnête homme qui n'a jamais menti à personne, mon petit, ni à son papa, ni à sa maman, ni à ses maîtres... ni à ses électeurs.

Alors, le gamin regarde un instant, avec une vive curiosité, l'image de notre grand argentier, et cande :

— Il ne sait donc pas parler ?

Le Veilleur.

ECHEC A LA PROPAGANDE ALLEMANDE

L'Espagne souhaite notre victoire et la croit assurée

M. Jacinto Octavio Picon, une des autorités littéraires de l'Espagne, membre et bibliothécaire perpétuel de l'Académie espagnole, vice-président du Patronat du Museo del Prado, a écrit pour EXCELSIOR l'article dont voici la fidèle traduction, et que nous sommes d'autant plus heureux de publier qu'il éclaire un point sur lequel les Allemands seraient fort aises de nous voir nous tromper : celui des sympathies profondes de l'Espagne.

Un examen superficiel de la politique internationale de ces dernières années a pu faire croire à certains que la haine jalouse vouée par l'Angleterre à son ennemie commerciale l'Allemagne était la véritable cause du conflit actuel.

Ce qui est certain, au contraire, c'est que cette guerre marque une étape dans la marche irrésistible qui pousse l'humanité vers un idéal de liberté et de progrès moral.

L'Autriche, qui a toujours été hostile à toutes tendances libérales, et l'Allemagne, incarnation du plus farouche militarisme qui ait jamais existé, prétendent imposer au monde la loi de la force, le retour aux mœurs du passé. L'Angleterre et la France représentent et défendent les grands principes consacrés par le droit et la justice.

La preuve en est que ni l'Angleterre ni la France ne sont poussées par des ambitions de conquêtes — conquêtes qui, cependant, seront nécessaires pour assurer la paix — alors que l'Allemagne ne cesse de proclamer qu'elle doit s'agrandir, étendre sa domination au monde entier, pour accomplir ses destinées. Il suffit de rappeler la lâcheté dont firent preuve les savants allemands acceptant de se soumettre au militarisme pour comprendre que les délirantes ambitions de l'Allemagne constituent autant de menaces humiliantes pour toutes les autres nations.

D'autre part, l'absurde fable de la corruption française propagée par tous ceux qui, de la France, ne connaissent que certains lieux de plaisir parisiens — moins nombreux et moins importants que les établissements analogues de Berlin ou de Vienne — n'a plus cours. Personne n'ignore plus aujourd'hui qu'il n'y avait là que « littérature » et, peut-être, influence néfaste d'une fortune publique trop abondante. La pusillanimité des savants allemands a fait plus de tort à l'Allemagne que n'importe quelle défaite ; et, dès maintenant, personne ne croit plus à la démoralisation française. Nous autres, Espagnols, en tous cas, savons qu'en dépit d'altérations dont la politique est responsable, l'âme française s'est retrempée dans la pratique des grandes vertus dont elle donne l'exemple sacré par son abnégation et son patriotisme.

Nulle part on ne le sait mieux qu'en Espagne et nulle part l'Allemagne ne compte moins de sympathies. C'est d'abord que notre individualisme hautain ne pouvait s'accommoder de l'esprit de soumission que les Allemands baptisent : discipline. C'est ensuite que nous ne connaissons guère les Allemands, et que nous ne savons de l'Allemagne que ce qu'ont pu nous en apprendre les livres français. Nous connaissons, au contraire, la France, nous l'avons étudiée directement d'abord, et puis, nous n'ignorons pas que ses qualités, et jusqu'à ses défauts, sont exactement les nôtres.

Le triomphe des empires centraux serait un malheur et une honte pour l'Humanité. C'est donc aussi bien en tant qu'homme qu'en qualité d'Espagnol que je désire et souhaite la victoire des Alliés, victoire dont je ne doute pas.

Mais je considère que la guerre sera longue et que la paix serait un crime ou un grand malheur pour l'humanité entière, sans en excepter l'Allemagne elle-même, si cette paix n'amenait pas la disparition du militarisme prussien.



70 Picon

Inconscience? Cynisme?

Une surprenante démarche du gouvernement autrichien

Le gouvernement anglais vient de publier le texte d'une communication du gouvernement autrichien qui lui a été transmise par l'ambassadeur des Etats-Unis.

Dans cette communication, le gouvernement autrichien porte à la connaissance du Foreign Office une pétition de nombreux Autrichiens sur le point d'être ramenés de l'Inde par ordre du gouvernement britannique, à bord du vapeur *Golconda*, et qui demandent que des mesures spéciales soient prises pour assurer la sécurité de ce vapeur, par exemple des marques distinctives indiquant la destination des passagers qu'il porte.

La communication ajoute : *L'Autriche-Hongrie tiendra la Grande-Bretagne pour responsable de l'existence de ces passagers, d'autant plus que la plupart d'entre eux sont Autrichiens et appartiennent à une classe au-dessus du commun.*

En réponse à cette communication, sir Edward Grey a marqué son étonnement que ce soit l'Autriche-Hongrie, un des auteurs mêmes du danger qui menace le *Golconda*, qui croie convenable de présenter une pareille requête.

« Je ne puis pas non plus comprendre, dit sir Ed. Grey, pourquoi des gens au-dessus du commun ont plus de titres que les autres non-combattants à être protégés contre les attaques des sous-marins. Quoi qu'il en soit, le seul danger que courent les passagers du *Golconda* est imputable à l'Autriche-Hongrie »

« En demandant que des précautions spéciales soient prises pour protéger ses propres sujets à bord d'un navire marchand britannique, l'Autriche-Hongrie reconnaît les conséquences inévitables de sa politique sous-marine et avoue que les attentats consistant à couler, sans avis préalable, la *Lusitania*, la *Persia* et de nombreux autres navires ne sont pas le fait de la cruauté personnelle de certains officiers, mais la mise à exécution d'une politique arrêtée et préméditée par leur gouvernement. »

« Il va sans dire que le gouvernement britannique n'a nullement l'intention de prendre à l'égard des sujets autrichiens des précautions qu'il ne prend pas pour ses propres sujets. La seule protection contre ce danger consiste pour l'Autriche-Hongrie à appliquer les règles ordinaires de l'humanité dans sa conduite de la guerre. »

LA PREPARATION DE LA CLASSE 17

UN PREMIER PAS

Nous avons signalé à plusieurs reprises la nécessité qu'il y a à ce que les jeunes conscrits de la classe 17 ne reçoivent pas seulement une éducation purement militaire, mais encore un entraînement sportif, une préparation physique aux fatigues qui les attendent.

Le ministre de la Guerre, par sa direction de l'infanterie, vient de décider de faire rechercher dans tous les dépôts de l'intérieur les militaires de tous grades susceptibles par leur passé technique ou sportif de pouvoir être utilement employés pour la préparation physique de la classe 1917.

C'est un premier pas fait dans la bonne voie. Mais il n'y a pas que les instructeurs : il y a la méthode.

Le ministre n'a pas encore pris de décision sur ce point : il ne saurait tarder.



PÉTROGRAD. — Le général Pau a remis la grand-croix de la Légion d'honneur et la croix de guerre au général Alexeïeff, chef d'état-major russe.



LONDRES. — M. H. Samuel, actuellement ministre des Postes, est nommé ministre de l'Intérieur, en remplacement de sir John Simon, démissionnaire.

QU'ON EN FINISSE !

Les "honnêtes" bénéfiques d'un mercanti d'occasion

Tous ceux qui ont vécu la vie du soldat au front connaissent l'importance du mercanti. Le mercanti est ce personnage masculin ou féminin qui, par son habileté ou par son droit de résidence, a obtenu l'autorisation de circuler librement dans la zone des armées et d'y vendre une marchandise hétéroclite qui va d'une paire de chaussettes ou d'un savon hygiénique à une anthologie des poètes français.

L'autorité s'est émue des bénéfices exagérés réalisés par les mercantis, et une commission a été nommée qui enquête actuellement dans les divers secteurs pour mettre fin à l'exploitation des troupes par ces commerçants souvent peu scrupuleux.

Afin d'éclairer cette commission dans ses travaux, j'ai pris la peine de jouer moi-même pendant une journée, dans un secteur assez voisin de Paris, le rôle de mercanti. Je le connaissais bien ce secteur, où je me trouvais comme militaire il y a quelques mois à peine ; j'y avais conservé des intelligences, des amitiés, et ceci expliquera comment j'ai pu, mon laissez-passer dûment timbré en poche, circuler dans les cantonnements avec ma petite voiture traînée par un âne et mes deux valises pleines d'objets alléchants.

J'ai eu la chance de tomber sur une journée sans pluie, ce qui est, paraît-il, capital pour réaliser de fortes recettes.

Le village dans lequel je me trouve possède, comme population autochtone, un vague mastroquet dont la cave se compose, en tout et pour tout, de six bouteilles de vin blanc, de quatre bouteilles de vin rouge et d'un carafon de sirop de gomme. C'est tout ce qu'il est autorisé à vendre à la troupe. Il y a encore comme commerçant notable dans ce village un barbier, vieillard de soixante-dix ans, qui, malgré sa main vacillante, fait des affaires superbes, et une marchande de légumes qui va récolter chaque matin ses provisions dans les champs avoisinants. Aussi, chez elle, le pissenlit est-il plus abondant que les petits pois ou les asperges en branches.

Il faut dire tout de suite que ces commerçants locaux rencontrent les plus grandes difficultés pour aller s'approvisionner vers les centres. Chacun de leurs départs ou de leurs retours est soumis à de telles formalités que ces braves campagnards, rebutés par ces démarches ou ces papiers, se contentent de végéter sans courir après de pénibles approvisionnements.

Et voilà comment s'impose le triomphe du mercanti jeune, adroit, débrouillard, réformé ou neutre, qui ne craint pas les démarches et les voyages à Paris, d'où il revient avec des marchandises, des nouveautés et des commissions. Le vrai mercanti est, en effet, un commissionnaire.

Il est six heures et demie du matin. Sur la place de la mairie du village de X... (trente maisons, dont quatre ou cinq intactes), j'attends le jour, le réveil et la relève des tranchées.

Quelques coups de sifflet discrets retentissent peu à peu dans la lueur blafarde d'une matinée d'hiver, les portes des maisons en ruines s'ouvrent, des clôtures de fortune établies pour la nuit devant des baies charretières sont déplacées et les soldats, par petits groupes, sortent de leurs cantonnements respectifs pour se rendre à l'appel. Quelques marmites de jus fument au fond des cours. J'ouvre ma valise et, sur les marches de l'église, je fais mon étalage. A droite, les savons multicolores, la parfumerie ; à gauche, les papiers à lettres à vignettes, les recueils de chansons ; au centre, les tricots, chaussettes, etc., sous lesquels sont dissimulées quelques bouteilles.

De l'alcool ? Non pas, Seigneur ! Je risquerais de finir ma journée dans quelque cul de basse-fosse, mais du vin de coca, du quinquina et autres produits d'allure pharmaceutique et d'un degré licite. Un gendarme en tournée sur sa bicyclette m'aperçoit ; il accourt vers moi et, rogue, demande :

— Vos papiers ?
— Les voici !

Une grosse main bouscule mon étalage, on renifle mes flacons et l'autorité s'en va : je suis en règle.

Aussitôt, comme rassurés par ce visa administratif, les poilus s'approchent, gouailleurs mais intéressés. L'un d'eux se décide enfin :

— Combien ce miroir incassable ?
— Un franc.

L'objet vaut bien deux sous, mais l'homme, sans marchander, paye et s'en va. J'ai étreigné et, aussitôt, c'est une ruée sur ma marchandise. On m'arrache littéralement ma camelote. Je crie des prix invraisemblables, sans soulever la moindre ur-

testation, et l'argent pleut dans l'assiette de métal que j'ai disposée au centre de mon éventaire.

Dix sous un verre de coca grand comme un dé à coudre. En cinq minutes, j'ai vidé la bouteille; cinq sous une feuille de papier à lettres avec le portrait du général Joffre en relief. Un automobiliste à la hauteur m'achète huit francs un flacon d'eau de Cologne russe et, me tendant deux billets de cinq francs, il ne veut pas que je lui rende la monnaie. Je lui fais l'appoint avec une trompette d'enfant, dont il se met aussitôt à jouer, tandis que ses camarades battent la semelle en dansant.

Mais, attention! Voici la relève : les camarades qui reviennent des tranchées.

Pour ces pauvres diables mouillés, crottés, assommés par leurs six jours d'enterrement, je représente le luxe, la haute vie, la civilisation.

Sitôt qu'a retenti le commandement : « Rompez vos rangs! » ils se précipitent vers moi et achètent, achètent avec une indifférence encore supérieure à celle de leurs prédécesseurs; l'argent roule : c'est un pactole.

En un clin d'œil, mes deux valises sont vides; on me dit d'aller en chercher d'autres et de revenir; l'un d'eux me glisse dans l'oreille :

— Voilà dix francs; apporte-moi une bouteille de cognac.

Et je m'en vais, comptant ma recette. J'ai réalisé en deux heures : 326 francs pour une pacotille qui m'avait coûté 52 francs.

C'est un bénéfice de plus de 150 0/0, d'où il faut que je déduise cependant mes frais de voyage et la nourriture de mon âne, logé d'ailleurs dans l'écurie d'un fourgonnier complaisant.

Qui ose donc prétendre que le commerce ne va pas en France pendant la guerre?

Avant de quitter X..., j'ai été voir le capitaine de la section et lui ai remis mes 326 francs pour le bon de l'ordinaire, en lui disant que c'était de la part d'une œuvre qui désirait garder l'anonymat.

L'officier m'a regardé, a souri et m'a dit :

— Vous me permettez, pour la peine, de vous inviter à déjeuner au mess, et, vous savez, s'il vous reste encore quelque chose à vendre, nous achetons, nous aussi.

Jules Chancel.

IL FAUT QUE LA BELGIQUE reçoive pleine réparation

Telle est la volonté du pape

LE HAVRE. — Le père jésuite Hénusse, aumônier de l'armée belge, revient de Rome, où il a été reçu par le pape. Dans une localité, près du front, il a pris la parole à l'issue de la messe militaire, devant un millier de soldats. Voici, substantiellement résumé, un passage de son discours :

« Le pape m'a dit et m'a dit de répéter aux soldats, aux officiers, aux civils, aux prêtres, aux gouvernants et au roi lui-même qu'il estime que la Belgique a droit à la réparation intégrale de la part de l'Allemagne, qu'il ne consentira à proposer ses bons offices pour le rétablissement de la paix que si la Belgique est au moins reconstituée avec ses territoires d'Europe et d'Afrique, dans la plénitude de sa liberté et de ses droits internationaux anciens, sans préjudice d'une indemnité adéquate, qui serait fixée après un inventaire minutieux de la restauration de tous ses monuments, de la reconstruction de ses usines et habitations et de la restitution des biens privés. »

Le concert inattendu

Le président de la République, qui avait quitté Paris samedi soir, a consacré la matinée du dimanche à parcourir nos premières positions en face de Liévin.

L'après-midi, il est allé à Neuville-Saint-Vaast, qui n'est plus qu'un amoncellement de ruines et que l'ennemi continue cependant à bombarder tous les jours.

Lundi matin, il a, pendant plusieurs heures, visité Arras et les tranchées de première ligne qui défendent la ville à l'est.

Dans un des villages où il s'est arrêté, les régiments cantonnés avaient organisé un concert dans une grange. Invité à prendre place parmi les spectateurs, le président a eu l'agréable surprise d'entendre des sous-officiers et soldats, les uns simples amateurs, les autres artistes du Grand Théâtre de Nancy, du Théâtre-Français de Bordeaux, du Kursaal de Reims, du Conservatoire national, des conservatoires de Toulouse et de Limoges, du Grand Théâtre de Lyon, du Cristal-Palace de Marseille, etc., tous venus la veille ou l'avant-veille de la tranchée et sur le point d'y retourner avec leurs camarades.

Chansons joyeuses ou patriotiques, monologues, morceaux du répertoire; le programme comprenait les articles les plus variés. Le président ne s'est retiré qu'après avoir assisté à une partie du concert, et il a vivement félicité les artistes de leur talent et les hommes de leur belle humeur.

LA SITUATION MILITAIRE

Impatience et méthode

Le prince héritier d'Allemagne vient d'accorder au correspondant d'un journal des Etats-Unis un entretien par téléphone, où il déclare compter toujours sur la victoire finale, sans toutefois pouvoir lui assigner aucune date. Les Allemands avaient donné rendez-vous à la Victoire en septembre 1914, puis en janvier 1915, puis au printemps, à l'été, enfin aux fêtes de Noël. Après tous ces rendez-vous manqués, on conçoit que le fils de l'empereur n'ose plus prédire le mois ni même l'année où elle viendra enfin. Le prince a ajouté que, sur toute l'étendue du front occidental, il n'y avait pas à prévoir d'opérations d'ensemble, mais seulement des combats locaux et « spasmodiques ». On ne saurait mieux caractériser ces sursauts d'impatience et de rage qui, par instants, précipitent nos ennemis à l'attaque de nos positions et leur coûtent, sans résultat notable, de si lourdes pertes. Notre attaque en Champagne n'était pas spasmodique : l'ordonnance française y dirigeait l'ardeur de nos soldats; toutes les précautions étaient prises, tous les effets calculés, et c'est pourquoi l'ennemi s'est trouvé débordé avant d'avoir eu le temps de se reconnaître. Mais les masses qu'on pousse sous le feu de nos canons et de nos mitrailleuses sont sacrifiées en vain; on l'a vu, à l'automne de l'année passée, sur l'Yser; on vient de le voir encore en Champagne : le nombre ne suffit pas, il faut l'élan et la manœuvre.

La récente offensive des Russes en Galicie et en Bukovine ne trahit non plus aucune nervosité, et sa lenteur même, étant donné que chaque jour amène un progrès, est du meilleur augure, car elle signifie que chaque position conquise est consolidée avant de servir de point de départ à une nouvelle attaque. Si cette sage méthode avait toujours été suivie, nos alliés n'auraient sans doute pas cédé autant de terrain après leurs brillants succès du printemps dernier. Il n'est pas interdit de croire que notre expérience leur a été utile, aujourd'hui que les deux états-majors échangent leurs observations par l'intermédiaire de représentants accrédités. L'importance de leur artillerie, qui d'après certains renseignements comprendrait 3.500 canons pour 800.000 hommes de troupes, prouve aussi que les conditions de la lutte sont entièrement changées : le temps n'est plus où l'infanterie russe opposait à l'artillerie austro-allemande un rempart humain sans protection et presque sans armes.

Jean Villars.

La défense de Salonique

LONDRES. — Dans la description qu'il a faite de sa visite au secteur français des lignes de défense de Salonique, le correspondant spécial anglais Ward Price dit que la position est naturellement forte. Les Français ont employé tous les procédés de l'art défensif appris au cours de la guerre actuelle, avec des résultats merveilleux.

« Plus on voit les Français, dit-il, agir dans cette guerre, et plus on les admire. Leurs facultés d'organisation et d'improvisation ne manquent jamais. Ils sont un vrai peuple de soldats. »

« Jamais les Français ne paraissent plus charmants que lorsqu'on les voit subir les conditions sévères et monotones de la guerre. Jamais ils ne

sont plus gais qu'après une nuit de gelée passée sur la terre nue. »

Un incident de frontière bulgare-roumaine

Il convient de n'attacher aucune importance à l'incident qui s'est produit sur le Danube, entre Routschouk et Giurgévo; trois ou quatre coups de feu furent tirés de la rive roumaine sur une bande bulgare que l'on supposait chargée de contrebande et qui refusait d'atterrir. Des parlementaires bulgares, venus du côté roumain pour demander des explications, ont été retenus pendant quelques heures — le temps de recevoir des instructions de Bucarest qui a fait reconduire les parlementaires chez eux, à bord d'un navire roumain.

Les Autrichiens se renforcent en Albanie

LONDRES. — On mande de Salonique au Times de source serbe, qu'une importante force austro-hongroise, comprenant deux ou trois divisions s'avance de Dibra pour attaquer les positions serbes établies devant El-Bassan.

COMMUNIQUÉ MONTÉNÉGRIEN

Le consulat général du Monténégro nous transmet le communiqué officiel suivant, reçu le 9 janvier (matin) :

Le 9 janvier, sur les fronts nord et est, la lutte continue; partout l'ennemi a été repoussé avec fortes pertes, notamment aux environs de Berman, ainsi que dans la direction de Rugovo où, après un violent combat, l'ennemi s'est retiré; nous avons pris deux mitrailleuses.

Sur tout le front de l'Herzégovine, la bataille fait rage; les Autrichiens ont amené 23 batailles avec 80 canons et un grand nombre de mitrailleuses; nous avons repoussé tous leurs assauts.

Sur le front du mont Lovcen, l'ennemi, soutenu par sa puissante artillerie, continue ses attaques avec la plus grande violence.

L'importante position de Kouk, qu'il avait réussi à prendre, a été reconquise par nos troupes, mais nous n'avons pu nous y maintenir.

Les Autrichiens font toujours un abominable usage d'engins asphyxiants.

Le communiqué britannique

Communiqué du front britannique en France, 21 heures :

L'artillerie a été active aujourd'hui près Fauquissart, de Bois-Grenier, de Saint-Eloi dans les environs d'Ypres.

Des aviateurs allemands ont jeté des bombes près de Strazeele, à Hazebrouck et à Saint-Omer tuant une femme et un enfant.

La révolte du Yunnan

LONDRES. — On télégraphie de Shanghai Times :

« La situation dans le Yunnan est obscure, mais la révolte est considérée comme sérieuse, en raison des forces importantes qui sont dirigées vers les divers points stratégiques, dans le but d'isoler le Yunnan et d'empêcher la rébellion de s'étendre aux provinces voisines. »

« Il serait prématuré de douter de l'habileté du gouvernement à faire face à la situation, mais serait également imprudent de ne pas envisager la possibilité d'un développement sérieux des événements. »

[Des renseignements particuliers nous engagent à penser que la situation du Yunnan fait en ce moment l'objet de conversations intéressantes entre la Chine et le Japon.]

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Mardi 11 Janvier (527^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Entre Somme et Oise, notre artillerie s'est montrée active. Un détachement ennemi a tenté d'enlever un de nos postes dans le secteur d'Armancourt, région de Roye. Il a été repoussé par notre feu. A l'ouest de Soissons, nos canons de tranchées ont détruit un dépôt de fusées aux environs d'Autrèches.

De nouveaux renseignements venus de Champagne confirment que nos tirs d'artillerie, la défense des tranchées et les contre-attaques ont fait pleinement avorter une attaque ennemie importante à laquelle ont pris part au moins trois divisions allemandes.

Nos contre-attaques et les combats à la grenade ont chassé l'ennemi des postes d'écoute qu'il occupait, sauf d'un petit rectangle à l'ouest de Maisons-de-Champagne, où ses fractions se maintiennent difficilement. Notre tir, et particulièrement celui de notre artillerie, a infligé aux Allemands de très lourdes pertes.

VINGT-TROIS HEURES. — Entre l'Aisne et l'Oise, dans la nuit du 10 au 11, une reconnaissance ennemie qui tentait de s'approcher de nos lignes, dans la région de Bécourt, a été décimée par notre feu. Elle a laissé sur le terrain une dizaine de morts et de blessés.

Au cours de la journée, nos batteries ont causé des dégâts importants aux ouvrages ennemis dans le secteur de la Pompelle, est de Reims.

En Champagne, duel d'artillerie. Nous avons bombardé efficacement les tranchées allemandes entre le mont Têtu et la butte Mesnil.

Au sud de Saint-Souplet, nos canons de tranchées ont fait sauter deux blockhaus ennemis.

En Argonne, notre artillerie lourde a détruit un ouvrage allemand près de Vauquois.

DERNIÈRE HEURE

COMME EN PAYS CONQUIS

Les Allemands font sauter une usine aux Etats-Unis

NEW-YORK. — Les Allemands viennent de faire sauter l'une des plus vastes usines à munitions d'Amérique, la *Du Pont de Nemours Powder Co.*, aux abords de Philadelphie.

On a déjà relevé 6 morts, et c'est par centaines que l'on compte les blessés hommes, femmes et enfants.

L'attentat actuel ne fait que s'ajouter à la série des accidents constatés dans chacune des usines exploitées par la *Du Pont*.

Pour faire échec aux agents de l'Allemagne, la *Du Pont* avait mis sur pied une armée de gardiens et de détectives. Malgré ces précautions, les dynamiteurs ont réussi à perpétrer déjà plus d'une douzaine d'attentats.

Dès la déclaration de guerre, nombre de petites usines avaient sauté. Vinrent ensuite des explosions partielles dans les grandes usines de Wilmington et une explosion dans la fabrique de Philadelphie. On apprend bientôt qu'un incendie avait éclaté dans l'énorme usine de Hopewell.

De nombreuses arrestations sont imminentes.

PRÉTENTIONS BULGARES

Un mot de M. Radoslavof

ZURICH. — A l'occasion de la Noël orthodoxe, la *Balkanska Posta*, de Sofia, a publié une série de déclarations d'hommes politiques et de généraux bulgares.

La plus intéressante est celle émise par le président du Conseil bulgare, M. Radoslavof :

« Tout ce que nous avons gagné nous appartient. J'ai de suffisantes raisons pour affirmer cela. »

Reste à savoir ce qu'en pensent l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie.

Les Bulgares arment les comitadjis

ATHÈNES. — On mande de Salonique :

« On constate de nombreux mouvements de comitadjis à l'arrière du front bulgare. Plus de 2.000 comitadjis se trouvent dans la région d'Uskub, 1.500 à Xanthi et 3.000 à Monastir. »

La semaine dernière, le prince Cyrille, de passage à Uskub, a félicité publiquement les comitadjis de leur brillante action au cours de la campagne de Serbie. Il leur a fait distribuer des sommes importantes en reconnaissance des services rendus. »

Concessions de l'Entente à la Grèce

ATHÈNES. — Au cours de la réunion du cabinet, M. Skouloudis a annoncé que l'Entente avait promis de prendre en considération les doléances grecques au sujet du contrôle des approvisionnements et que les Alliés donneraient les instructions nécessaires à la commission surveillant les exportations vers les pays neutres.

DÉFENSE DE SURVOLER SERRÈS

ATHÈNES. — Le préfet de Serrès a informé le ministre de l'Intérieur grec qu'un officier français a demandé la permission de choisir un terrain d'atterrissage et de survoler la ville; le préfet, craignant que la ville ne fût exposée à des raids allemands, refusa.

Le préfet de Florina a prié le gouvernement de prendre des mesures pour que les Bulgares qui refusent tout passeport permettent aux Grecs de passer du territoire grec en territoire serbe occupé.

Les forces russes en Bukovine

ROME. — Le correspondant à Bucarest du *Giornale d'Italia* déclare que l'offensive russe en Bukovine a repris avec une extrême violence. Les Russes disposent dans cette région, dit le correspondant, de 800.000 hommes et de 3.500 canons. Les pertes autrichiennes dans la première semaine seulement ont atteint 100.000 hommes. Des renforts sont amenés en toute hâte des Balkans, de l'Isonzo et des garnisons de l'intérieur.

Le prince de Bülow a quitté Lucerne

GENÈVE. — La *Gazette de Francfort* apprend que le prince de Bülow, venant de Lucerne, est arrivé à Berlin pour assister à l'ouverture de la Chambre des Seigneurs de Prusse.

LA CONSCRIPTION EN ANGLETERRE

L'opposition se réduira à une minorité insignifiante

LONDRES. — La situation politique, en ce qui concerne la conscription, paraît s'éclaircir un peu. Les deux courants les plus forts d'opposition à cette mesure venant des nationalistes irlandais et du Labour Party.

Les premiers semblent regretter le rôle qu'ils ont joué lors de la première lecture du projet; ils estiment avec raison que leur attitude ne peut, en aucune façon, améliorer la situation de l'Irlande.

On dit que les orangistes présenteront aujourd'hui un amendement tendant à englober l'Irlande dans le projet de loi, tandis que le parti Redmond s'abstiendra de prendre part à la discussion.

D'autre part, la position des trois ministres travaillistes au regard de ce projet de loi n'est pas aussi délicate qu'on le pensait tout d'abord; ils n'ont pas encore donné leur démission et M. Asquith a prié le comité du Labour Party d'assister aujourd'hui à Westminster, à une conférence où le premier ministre exposera clairement la situation et insistera pour que les trois ministres travaillistes conservent leur portefeuille.

En résumé, on s'attend à ce que l'opposition soit réduite à une minorité insignifiante.

Les débats

LONDRES. — A la Chambre des Communes commence la discussion en deuxième lecture du projet de loi sur la conscription.

Le débat est ouvert par M. Anderson, membre du parti ouvrier indépendant, qui dépose une motion tendant à rejeter le projet.

M. Will Thorne, autre travailliste, interrompt l'orateur et lui conteste le droit de parler au nom du parti ouvrier sur cette question.

M. Redmond déclare que son parti abandonne toute opposition au projet de loi sur la conscription.

LA CROIX DE GUERRE au prince Alexandre de Serbie

Les remerciements du prince

M. le président de la République a reçu de S. A. R. le prince régent de Serbie le télégramme suivant :

Podgoritz, le 9 janvier.

Son Excellence monsieur le président de la République,

Je viens de recevoir des mains de M. le général de Mondésir les insignes de la croix de guerre que le président et le gouvernement de la République m'ont décernés. Cette nouvelle preuve de la bienveillance traditionnelle de la France envers la Serbie, manifestée tant de fois et venant d'une manière si touchante en ce moment, m'a profondément ému. Les paroles flatteuses à l'adresse de mes troupes dont il vous a plu d'accompagner la remise des croix de guerre et de la Légion d'honneur destinées à l'armée serbe, dont le distingué général a été l'interprète fidèle, seront appréciées par mes officiers et soldats comme elles le méritent. Je ne manquerai pas de les leur faire connaître en distribuant aux plus vaillants d'entre eux cette distinction des braves, et je leur dirai que la grande France avait pensé à eux, et ce sera un réconfort bien doux pour ceux qui n'ont fait que leur devoir en défendant le sol natal, que de se sentir unis par ce nouveau lien avec leurs frères d'armes français.

Veuillez croire, monsieur le président, que l'expression de gratitude que je vous prie d'accepter au nom de mes soldats ainsi qu'en mon nom propre, est trop faible pour vous dire la sincérité de notre attachement à votre pays.

ALEXANDRE.

Le président de la République a répondu en ces termes :

Son Altesse Royale le prince Alexandre,

prince régent de Serbie,

Quartier général de l'armée serbe.

Je remercie Votre Altesse Royale des sentiments exprimés dans son télégramme. Ils iront droit au cœur de tous les Français. Je prie Votre Altesse Royale, en remettant aux plus braves soldats les décorations que le général de Mondésir lui a apportées, de dire à l'armée serbe que les troupes françaises sont fières de combattre avec elle pour la cause de la liberté et du droit.

RAYMOND POINCARÉ.

COMMUNIQUÉ OFFICIEL BELGE

L'action de l'artillerie a quelque peu diminué au front de l'armée belge. Nos batteries ont dispersé en divers points des travailleurs ennemis et ont réussi à bombarder un convoi de munitions pour minenwerfer au sud de la Maison du Passeur.

LÉGION D'HONNEUR

Une liste de promotions paraît ce matin

Sont promus dans la Légion d'honneur :

A la dignité de grand'croix :

Sarrail, général de division, commandant l'armée d'Orient :

A rendu des services distingués dans la conduite d'opérations particulièrement délicates qu'il a menées à bonne fin, malgré les plus grandes difficultés au milieu desquelles son action a dû se développer. (Croix de guerre.)

Roques, général de division, commandant une armée :

A obtenu du corps d'armée qu'il commandait au début de la campagne, les actions les plus brillantes, tant par sa bravoure personnelle que par sa maîtrise du commandement. Placé à la tête d'une armée, a continué à faire preuve des plus hautes qualités d'activité et d'intelligence et a su inspirer à ses subordonnés le sentiment du devoir dont il est animé. (Croix de guerre.)

De Trentinian, général de division adjoint au général commandant la 21^e région.

A la dignité de grand-officier :

MM. Laverne, général de brigade du cadre de réserve, commandant d'armes; Baret, général de division, commandant un corps d'armée; Bonnier, général de division, commandant une division coloniale; Guérin, général de brigade du cadre de réserve, commandant une brigade territoriale.

Pour commandeur :

MM. Pentel, général de brigade, commandant par intérim une division d'infanterie; Menvielle, général de brigade, commandant une brigade d'infanterie; Néraud, général de brigade du cadre de réserve, commandant une brigade d'infanterie; Francez, colonel, commandant le 10^e régiment d'infanterie; Vernet, colonel d'infanterie; Gendron, général de brigade, commandant une brigade de cuirassiers; Dunal, général de brigade, commandant une brigade d'infanterie; Colonna d'Is-tria, général de brigade, commandant une brigade coloniale; Pons, général de brigade, commandant le génie d'une armée; Martin d'Escrignenne, colonel de réserve, à titre temporaire, commandant une brigade d'infanterie territoriale; Gallo, contrôleur général de 1^{re} classe; Hérisson-Laparra, inspecteur général militaire de 2^e classe des poudres.

LA MÉDAILLE MILITAIRE au général Bailloud

Est inscrit aux tableaux spéciaux pour la médaille militaire :

Bailloud, général de division, commandant une division de l'armée d'Orient :

A exercé pendant plusieurs mois le commandement du corps expéditionnaire, au cours duquel il a maintenu le moral de ses troupes par sa bravoure et son sang-froid et donné aux opérations une impulsion énergique grâce à son inlassable activité et son indomptable ténacité.

NOMINATION

Par décision ministérielle en date du 6 janvier 1916 et par application du décret du 2 janvier 1915, la promotion à titre temporaire et pour la durée de la guerre ci-après est ratifiée :

Armée territoriale. — Au grade de colonel, à dater du 31 décembre 1915 :

A. Messimy, lieutenant-colonel commandant la 213^e brigade d'infanterie territoriale. Maintenu.

VAPEUR ANGLAIS COULÉ

LONDRES. — Une dépêche de Malte au Lloyd annonce que le vapeur anglais *Clan-Mac-Farland* a été coulé le 30 décembre.

Deux officiers, quatre mécaniciens et dix-huit lascars ont été débarqués à Malte. Treize lascars sont morts dans les canots.

Accident d'aviation

Un avion qui évoluait à 2 h. 30, au-dessus de Pavillon-sous-Bois, a, par suite d'une panne de moteur, dû atterrir à l'angle de l'avenue du Chevalier-de-la-Barre et de l'allée des Gardes-Chasse.

L'atterrissage a été un peu brusque et le caporal qui pilotait l'appareil a été légèrement blessé.

DANS LA MARINE

Tableaux d'avancement. — Sont inscrits aux tableaux d'avancement des ingénieurs d'artillerie navale :

Pour le grade d'ingénieur en chef de 1^{re} classe : MM. Cré-mieux, Soutra et Morvan. Pour le grade d'ingénieur en chef de 2^e classe : MM. Guespin, Perny, Malaval et Teissier. Pour le grade d'ingénieur principal : MM. Paquetier et Joy.

Ayuntamiento de Madrid

L'obligation de travailler pour eux



En Pologne, les Allemands obligent les popes, quel que soit leur âge, à travailler pour les besoins de l'armée, à transporter des fardeaux, à scier du bois, à marteler du fer.

Deux amis



Cet Allemand a trouvé enfin! — quelqu'un qui n'éprouve pas une insurmontable répulsion à son contact.

La préparation des médicaments



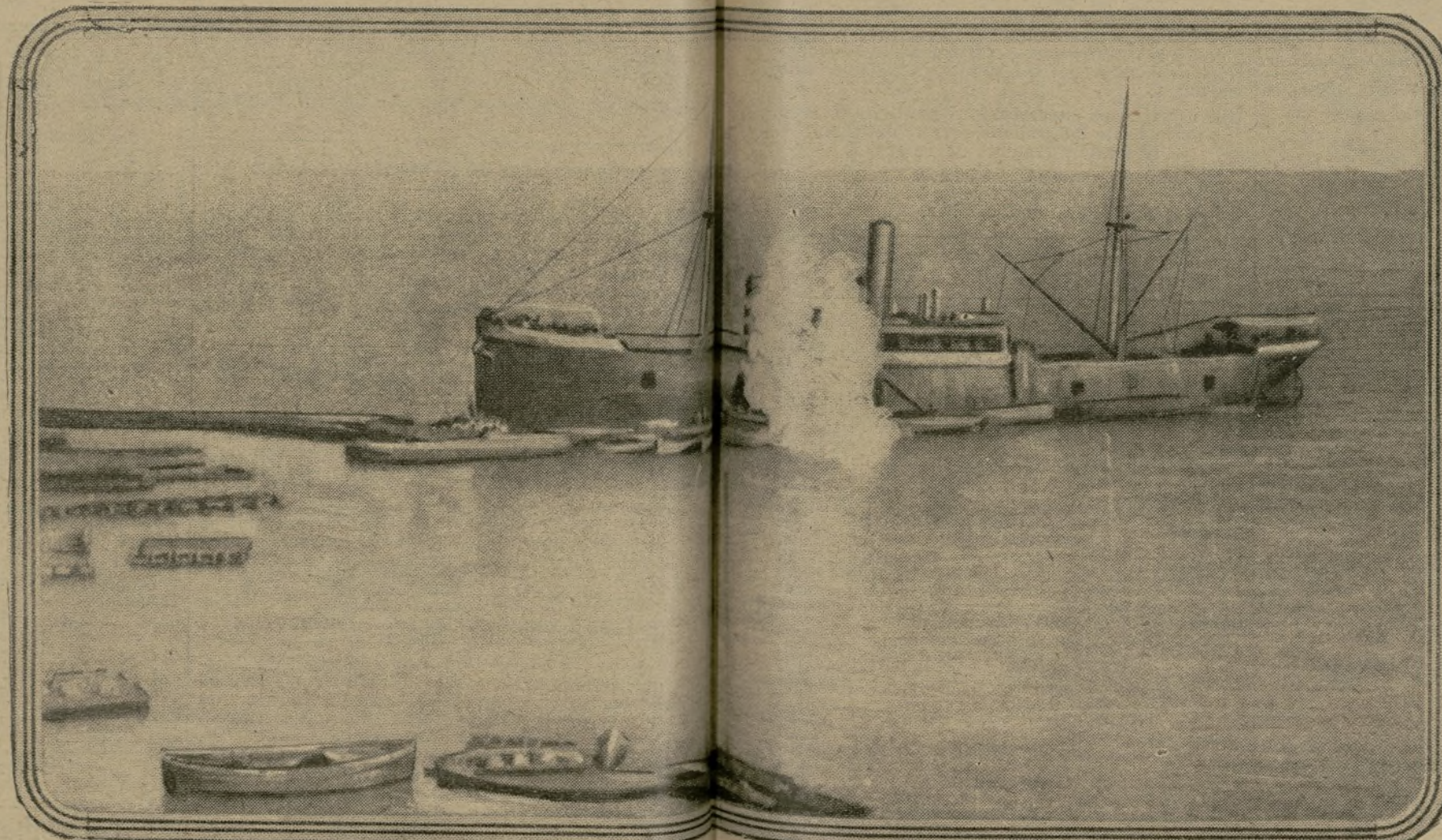
Dans la manipulation de certains produits pharmaceutiques qui dégagent des odeurs dangereuses lorsqu'elles sont respirées à haute dose, les Croix-Rouge anglaises usent de masques protecteurs.

Le général Burdwood dans la tranchée



Le général anglais Burdwood qui dirigea le réembarquement des troupes britanniques à Gallipoli est resté jusqu'au dernier instant à terre pour surveiller l'opération.

Le "River-Clyde" aux Dardanelles



Le transport anglais *River-Clyde*, volontairement échoué sur la plage de Sebd-ul-Bahr pour faciliter le premier débarquement des Alliés, a été maintes fois l'objectif des canons turcs, dont les obus n'ont jamais pu réussir à l'atteindre.

Les sentinelles avancées italiennes



Conformément à une pratique généralisée sur les fronts italien, russe et allemand, les sentinelles avancées, dans l'armée des Alpes, accomplissent leur mission vêtues de blanc.

Les conseils des doyens d'âge

"Écartons de notre route toute question de parti"

dit M. de Mackau, à la Chambre

Une séance calme, presque terne, comme toutes les séances de rentrée consacrées au renouvellement du bureau lorsque cette formalité ne donne pas lieu à compétition.

M. de Mackau, doyen d'âge, doublement doyen même puisqu'il siège, sous l'Empire, au corps législatif, a présidé cette séance d'ouverture, assisté au bureau des six plus jeunes députés présents.

Et ce fut la petite allocution d'usage :

L'heure de Dieu n'a pas encore sonné, l'épreuve continue, dit M. de Mackau; sa durée en rend le poids plus lourd, plus douloureux, mais le pays l'accepte avec la résolution calme, la confiante ténacité des premiers jours.

Il suit sans hésitation les chefs gardiens vigilants de son honneur : Galliéni, Joffre, Castelnau, Sarraïl. (Applaudissements.)

Toutes les tendresses de son cœur sont tournées vers ses héroïques soldats, vers cette armée dans les rangs de laquelle toutes les conditions sociales sont confondues... Qu'elles sachent bien, ces fières légions, éprouvées sans doute, mais non épuisées, dignes des plus beaux jours de la patrie, qui brûlent à nouveau le nom sacré de la France sur les tables de l'histoire, qu'elles sachent que notre patriotisme exalté les suit avec amour et les admire !

Qu'ils sachent aussi, ces orphelins, ces mères, ces femmes qui ont perdu leur soutien mort pour la France ou réduit à l'impuissance par d'irréremédiables blessures, qu'ils sont les créanciers du pays qui ne saurait faillir à ses devoirs envers eux ! (Vifs applaudissements.)

Le président d'âge termine par un appel à l'union sacrée :

A l'exemple du pays, écartons toujours et résolument de notre route toutes les questions de système, d'école, de parti, pour aller, nous aussi, sans hésitation, vers l'unique chose qui importe : le salut de la patrie, la victoire du droit et de la liberté.

Une petite ovation salue les dernières paroles du vénérable doyen, écouté par la Chambre avec une déférence respectueuse. Puis l'urne est déposée sur la tribune et le défilé commence. Quand on a voté pour le président, on recommence pour les vice-présidents, ensuite pour les huit secrétaires, enfin pour les quatre questeurs.

A 5 h. 50, ces divers opérations terminées, M. de Mackau en proclame les résultats :

M. Paul Deschanel est réélu président de la Chambre par 322 voix sur 362 votants. 26 suffrages se sont, paraît-il, portés sur le nom de M. Acambay. L'an dernier, M. Deschanel avait obtenu 447 voix.

Sont élus vice-présidents : MM. Abel (293 voix), Monestier (292), René Renoult (274), Violette (273); secrétaires : MM. Gaston Dumesnil (297 voix), Ribeyre (293), Girard (292), Rauline (287), Henry Paté (283), Le Cherpy (282), Victor Peytral (277) et Perreau-Pradier (239).

MM. Gaston Dumesnil et Perreau-Pradier ne faisaient pas partie de l'ancien bureau. Le premier remplace M. Peyroux; le second, M. Frédéric Chevillon, tué à l'ennemi.

Les trois questeurs sortants sont réélus : M. Marc Mathis par 322 voix; MM. Saumande et Jean Durand par 319.

Séance jeudi pour l'installation du bureau définitif et la fixation de l'ordre du jour.

"Évitons les erreurs du passé"

dit M. Latappy, au Sénat

Au Sénat, la séance est présidée par M. Latappy, sénateur des Landes.

Dans son discours d'ouverture, le doyen d'âge fait une allusion très nette aux errements du passé :

Il faut, dit-il, avoir le courage de confesser ses erreurs, afin de les éviter plus tard.

Il ne sont pas encore bien éloignés les temps où nous assistions à une longue théorie de cataclysmes ministériels qui ralentissaient la continuité des travaux de la défense nationale.

Avant affirmé la nécessité de bannir de nos esprits ces souvenirs, le passé devant éclairer l'avenir, le président d'âge dit que le devoir du Parlement est de suivre et guider le pays prêt à tous les sacrifices pour assurer la victoire :

D'ailleurs, dit-il, l'heure approche où il nous faudra franchir ce dilemme : vaincre ou mourir.

Mais soyez rassurés, mes chers collègues, le fameux Dieu allemand, désabusé, s'apprête à changer de garnison et à venir assister à une ruée finale de nos armées victorieuses. (Vifs applaudissements.)

On procède ensuite à l'élection du bureau.

M. Antonin Dubost est réélu président par 175 voix sur 199 votants; MM. Touron (177 voix), Saint-Germain (176), Savary (173), Maurice Faure (172) sont élus vice-présidents; MM. Amic (182 voix), Quesnel (181), Le Cour Grandmaison et Chastenet (180), de La Batut (178), Cornet (176), Mollard (174) et Astier (172), secrétaires; MM. Théodore Girard (176 voix), Rivet (174) et Dénioz (174) sont réélus questeurs.

Le Sénat se réunira jeudi pour l'installation de son bureau définitif.

THÉÂTRES

A PROPOS DE "L'ESPIONNE"

La pièce que l'Odéon vient de mettre très heureusement à son répertoire fut créée le 21 janvier 1877 au Vaudeville. M. Dieudonné, Mmes Bartet et Pierson faisaient partie de la distribution.

Primitivement appelée *les Espionnes*, *Dora* obtint un succès de vive curiosité. Aux mérites de l'ouvrage, agencé de main de maître, se joignait l'intérêt de voir mis à la scène des personnages vivants, croqués par Victorien Sardou et dont pas mal de spectateurs eussent pu donner les noms et les adresses.

A Paris, à Versailles, à Nice, les espionnes avaient défilé sous les yeux de l'auteur. L'une d'elles — faut-il dire qu'elle était au service de l'Allemagne ? — se savait observée par Sardou; celui-ci faillit un moment devenir victime des études d'après nature auxquelles il se livrait.

Un rapport fut expédié à Berlin, rapport plein d'anecdotes indiscrètes sur *Rabagas*, sur ses tendances bonapartistes, sur le prix que les partisans d'une agitation napoléonienne avaient, affirmait-on, payé pour cette comédie si bruyamment accueillie. Le rapport concluait que le dramaturge devait être à même de révéler des quantités de secrets utiles.

Or, Sardou, en homme de théâtre, amusé de jouer un rôle en marge de sa comédie, ne tarda point à s'apercevoir du manège de la dame; il affectait au contraire de raconter devant elle secret sur secret, légendes sur légendes que sa merveilleuse habileté de causeur excellait à rendre non seulement vraisemblables mais vraies.

Et la curieuse patenée expédiait rapport sur rapport. *Dora* est donc, en grande partie, une pièce vécue.

A l'Opéra. — M. Camille Chevillard dirigera, à la matinée de demain, le *Chant de la cloche*, chef-d'œuvre de M. Vincent d'Indy, et le deuxième acte de *Guillaume Tell*, qui, grâce à son autorité puissante et sûre, à l'excellente interprétation, à l'animation et à l'ensemble des chœurs, a retrouvé enfin son entière beauté.

A l'Opéra-Comique. — Aujourd'hui, à 1 h. 1/2 très précise, répétition générale de gala au bénéfice des Réfugiés de la Somme : du *Juif polonais* avec M. Jean Périer, Mmes Edmée Favart, Brohly, MM. de Creus, Berthaud, Audoin, etc. L'orchestre sera dirigé par M. Camille Erlanger. A-propos, en vers, de M. Fernand Gregh, dit par Mlle Madeleine Roch, de la Comédie-Française; *les Soldats de France*, épisode lyrique en 4 tableaux, et la *Marseillaise*, chantée par Mlle Marthe Chenal. L'orchestre, sous la direction de M. Paul Vidal. Rappelons que les places des 3^e et 4^e galeries ne sont pas mises en vente; elles ont été distribuées aux réfugiés par les soins du comité.

Dernière. — Ce soir, au Palais-Royal, dernière de : *Il faut l'avoir*. Demain, relâche. Vendredi, à 2 heures, répétition générale du nouveau spectacle, le *Poilu*, opérette de MM. Maurice Hennequin et Pierre Veber, musique de M. Jaquet; *Hortense a dit j'en f... un*, acte de M. Georges Feydeau. Vendredi, à 8 h. 1/4, première représentation.

Au Théâtre Sarah-Bernhardt. — C'est le Chemineau, avec Mme Marguerite Moreno et M. Jean Dargon, qui remplacera l'Aiglon, sur l'affiche, prochainement.

MERCREDI 12 JANVIER

Comédie-Française. — A 8 heures, *L'Ami des femmes*. Opéra-Comique. — Relâche. Odéon. — A 8 heures, *L'Espionne*. Ambigu. — A 8 heures mardi, jeudi, samedi, dimanche (mat. dim.), *Sherlock Holmes*. Antoine. — A 2 h. 30 et à 8 h. 15 (2 h. 30 jeudi et dim.), *la Belle Aventure*. Apollo. — A 8 h. 15, *la Cocarde de Mimi Pinson*. Athénée. — A 8 h. 30, *l'Ecole des cloches*. Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, 1^{re} les soirs, *Kit* (Max Dearly). Capucines (tél. 156-40). — A 8 h. 30, *En franchise ! revue*; *A l'étage au-dessus ! Oh ! pardon !* Châtelet. — Relâche. Cluny. — A 8 h. 30, *les Femmes collantes*. Gaité-Lyrique. — A 8 h. 30 (mat. jeudi, dim. et fêtes), *Vous n'avez rien à déclarer ?* Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *le Truc à Jeannot*, *la Nuit de Noël*, etc. (à 2 h. 45 mer., sam., dim., lundi). Gymnase. — A 8 h. 45, *les Deux Vestales*. Renaissance. — A 8 h. 30, *la Puce à l'oreille*. Théâtre Michel. — A 2 h. 30 et 8 h. 15, *Vous permettez ?* Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 45 mardi, mer., jeudi, sam. et dim. (mat. jeudi et dim.), *Cyrano de Bergerac*. Th. Réjane. — A 8 h. 30 (jeudi mat.), *Madame Sans-Gêne*. Palais-Royal. — A 8 h. 30, *Il faut l'avoir*. Théâtre Sarah-Bernhardt. — Relâche. Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, *Fils d'Alsace*. Variétés. — A 8 h. 15, *Mademoiselle Josette, ma femme*. Vaudeville. — Mat. à 2 h. 30, soir. à 8 h. 30, *Cabiria*, l'œuvre de Gabriele d'Annunzio, musique de Librando di Parma.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (tél. 44-68). — 2 h. 30 et 8 h. 30 : *Flirt and Whisky* (sketch) et vingt vedettes et attractions. Gaumont-Palace. — A 8 h. 30, *les Vampires* (3^e série : *le Spectre*). Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. T. Marc. 16-73. Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent. Omnia-Pathé. — *De l'été de haine* (Georges Ohnet); *le Cadeau de Nigadin* (Prince). Actualités militaires. Tirol-Cinéma. — De 2 h. 30 à 8 h. 30, *les Mystères de New-York*. Folies-Dramatiques. — Tous les jours, matinée et soirée; trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

La Bourse de Paris

DU 11 JANVIER 1916

La fermeté ne se dément pas en même temps que s'accroît, dans certains compartiments, le volume des transactions. Parmi les plus favorisés, notons celui de nos rentes et ceux des cuprifères et des valeurs de caoutchouc.

En ce qui concerne nos rentes, de 5 0/0 nouveau, entièrement libéré, s'améliore à 88,30, le non-libéré reste à 88,50. Quant au 3 0/0 perpétuel, il s'alourdit quelque peu à 63,60. Parmi les cuprifères, le Rio poursuit énergiquement sa reprise à 1.585 au comptant et 1.578 à terme.

Sur le marché en banque, on note une reprise de la de Beers à 305 et des demandes en caoutchoutières.

COURS DES CHANGES

Londres, 27,84; Suisse, 112 1/2; Amsterdam, 206 1/2; Pétersbourg, 179; New-York, 585; Italie, 87; Barcelone, 556 1/2.

AUX SOUSCRIPTEURS DE L'EMPRUNT DE LA DÉFENSE NATIONALE

devant se libérer pour le 1/3 de leur souscription avec de la rente 3 0/0 perpétuelle

Il y a intérêt à rappeler à ces souscripteurs que, suivant l'arrêté du ministre des Finances en date du 6 janvier 1916 :

La remise des titres de Rente 3 0/0 perpétuelle et les versements en numéraire, s'il y a lieu, doivent être faits entre les 15 et 31 janvier 1916.

(Les souscripteurs se libérant au moyen de la Rente 3 0/0 perpétuelle devaient donner à la souscription la moitié au moins en numéraire de la souscription complète et s'engager à apporter ultérieurement le tiers, au plus, en rente 3 0/0 perpétuelle.)

Où les souscripteurs peuvent-ils verser leur argent et remettre leurs titres de rente 3 0/0 perpétuelle ?

Pour les souscriptions versées chez un comptable direct du Trésor (Caisse centrale, Trésorier général, Receveur des Finances, Percepteur) ou à la Banque de France :

Libérer et donner les titres à la Caisse où a eu lieu la souscription.

Pour les souscriptions faites aux autres caisses publiques (Caisse des Dépôts, Bureaux de poste et Caisse d'épargne, etc.) :

1° A Paris : libérer et remettre les titres à la Caisse centrale du Trésor (Pavillon de Flore);

2° En province : libérer et remettre les titres chez le receveur des finances, si le bureau de poste ou la caisse d'épargne est situé au chef-lieu d'arrondissement, et chez le percepteur de la commune dans les autres cas;

3° En Algérie, Tunisie, pays de protectorat : libérer et donner les titres aux comptables du Trésor ou à la Banque de l'Algérie.

Les titres de rente 3 0/0 perpétuelle à remettre peuvent être de toute nature et de tout libellé

Lorsque les titres sont grevés de charges spéciales telles que : droit d'usufruit, droit de retour mentionné sur l'inscription, rentes remises en nantissement, ils devront être accompagnés du consentement de celui en faveur de qui a été instituée cette charge.

(Il suffira de produire une lettre dont la signature sera légalisée par le maire de la résidence ou certifiée par un notaire.)

Dans le cas où le montant des titres 3 0/0 remis serait différent du montant à fournir pour la libération autorisée du tiers en rente 3 0/0 perpétuelle, il y aura lieu :

S'il y a excédent, à remise ultérieure d'un titre de rente 3 0/0 représentant cet excédent;

S'il y a insuffisance, à versement par le souscripteur de 22 francs en capital par franc de rente manquant.

Utilité pour les souscripteurs se libérant avec de la rente 3 0/0 d'observer le délai de libération (Intérêt de retard).

Les sommes dues et non encore versées au 31 janvier 1916 (en numéraire ou en titres) seront frappées d'un intérêt de 6 0/0 l'an.

TRIBUNAUX

Le théâtre et la guerre

M. Serge Basset, écrivain et critique connu, s'était fait connaître, en 1912, par M. Lucien Richemond, la concession du théâtre Femina. Associé à M. Bénére, ancien entrepreneur de travaux publics, M. Basset avait un traité expirant en juillet 1934. Une clause de ce traité stipulait qu'en cas d'incendie ou pour toute autre cause rendant l'exploitation théâtrale impossible, la résiliation serait prononcée sans indemnité de part et d'autre.

A la mort de son associé, en janvier 1915, M. Serge Basset assigna M. Richemond devant le tribunal de commerce en résiliation de traité, en invoquant le cas de guerre. Le jugement a été rendu hier. M. Massin, agréé, représentait M. Serge Basset. M. Charles Mathiot, au nom de M. Richemond, vit adopter sa thèse tendant à l'irrecevabilité de la demande de ce procès qui roulait sur dix-sept annuités d'un minimum de 112.500 francs représentant un intérêt de près de 2 millions.

Le tribunal de commerce proclame une fois de plus que la guerre, si elle a eu pour conséquence de rendre les contrats plus onéreux, ne les a pas rendus impossibles. Il constate qu'aucun arrêté de police n'a interdit les exploitations de spectacle. Il établit que la clause du traité n'envisage que les impossibilités absolues de la nature de l'incendie qui détruit et à la suite duquel le propriétaire n'est pas obligé de reconstruire. Il souligne enfin que feu Bénére avait bien interprété ainsi le traité, puisqu'il n'avait jamais demandé qu'une diminution de loyer.

C'est donc, en matière théâtrale, une application de la doctrine de la Cour suprême : « Ce n'est pas la difficulté plus ou moins grande dans l'exécution qui constitue le cas de force majeure, mais l'impossibilité absolue. »

ECOLE Boulevard Poissonnière, 19 PIGIER
Rue de Rivoli, 53
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

L'HEURE DU THÉ



1. Robe de taffetas « puce » à jupe drapée en paniers. Petit mantelet de même tissu garni de renard bleu. Toque de panne mordorée avec nœud de taffetas. — 2. Au second plan, robe de jeune fille en vigogne vieux bleu ornée d'un col de broderie ancienne. — 3. Costume de serge prune soutachée de gris, serré dans une ceinture de daim, col et garniture de manches en putois. Toque drapée en satin du même ton piquée d'une épingle de perle. — 4. Robe de crêpe de Chine bordeaux garnie de boutons d'acier, chapeau en crin du même ton. — 5. Robe de taffetas noir cerclée de bouillonnés et d'une bande de chinchilla, col pèlerine ourlé de même fourrure. Chapeau de velours gris avec fond de fourrure.

LES CONTES D'EXCELSIOR

LA VISITE

Juste au moment où le caporal Sicco sortit de l'hôpital, de larges gouttes s'écrasèrent dans la poussière, puis, brusquement, comme si le ciel crevait, ce fut le déluge.

L'eau ruisselait dans les yeux de Sicco, sur son nez, lui entraînait dans le cou; les bouts caoutchoutés de ses béquilles patinaient sur le macadam glissant. Sicco cracha de côté et lâcha un juron en pensant à sa jambe perdue.

Les gars des jeunes classes, mutilés comme lui, s'accoutumaient vite à leur infirmité, sautillaient sur leur seul pied comme des moineaux, ou bien, les épaules soulevées par leurs « potences », allaient si vite, si vite, qu'ils auraient fatigué n'importe quel homme ordinaire... Mais un vieux territorial, comme Sicco, c'était lourd, ça ne s'habitait pas... Sicco eut un mouvement de colère... Puisque le temps s'en mêlait, tant pis, il ne ferait pas ce grand détour, lui pauvre infirme, pour rendre sa visite... Et sans vouloir débattre la question, il prit le chemin de la gare pour y attendre le train qui allait le ramener chez lui en convalescence.

Mais, malgré lui, il revoyait le copain Riboulet, le ventre ouvert, lui crier sous la mitraille : « Si t'en réchappes, va embrasser la cousine et le gosse pour moi », et sa conscience le pinçait rudement : l'enfant, c'était le grand souci de Riboulet; cent fois, durant les veillées glacées des tranchées, il en avait parlé à Sicco : « J'suis veuf, disait-il, mais j'ai laissé près du même une vieille cousine qui lui est plus dévouée qu'un chien, si je meurs au moins il ne restera pas seul... » Et c'était cette certitude qui le rendait si joyeux compagnon, qui lui donnait tant de cœur au ventre les jours d'attaque, le pauvre Riboulet...

Le souvenir de toutes ces choses s'embrouillait dans la tête de Sicco, mais un sentiment lâche l'empêchait de les mettre en ordre... Le seul fait qui lui semblait clair, c'était qu'il était content d'éviter cette visite... Il n'aimait pas les scènes de désespoir; timide d'ordinaire, il se sentait la langue nouée devant les gens qui avaient du chagrin... De plus, il avait des enfants une peur malade, leurs cris incessants le mettaient hors de lui, grinçaient sur ses nerfs comme une scie sur la pierre... Il était resté garçon rien que pour ne pas entendre ces cris-là !...

« C'est égal, se dit-il, sans ce maudit grain, j'aurais été les voir bien sûr ! » Et il continuait toujours vers la gare, quand soudain la pluie cessa brusquement comme elle était venue; un soleil léger se joua sur les trottoirs vernis. Sicco fut pris de court par cette surprise, il s'adossa à une maison, déplaça la bretelle de sa musette qui lui coupait l'épaule et regarda sa montre... Quatre heures le séparaient encore de son départ... Alors il eut honte, la force des scrupules le poussa comme une rafale, et trente minutes après il se trouvait devant le palier de Riboulet.

D'abord, il déboutonna sa capote pour se donner de l'air, essouffé qu'il était par la montée des étages, puis, pour s'enlever toute tentation de partir, comme il était venu, il sonna très vite.

Rien ne lui répondit, mais derrière lui une porte s'ouvrit.

— C'est-y mam'zelle Riboulet q'vous v'nez voir ?

Il fit signe que oui de la tête et suivit la personne qui lui avait parlé. Ils passèrent dans un couloir sombre, puis arrivèrent dans une pièce claire où elle se mit à le dévisager. Elle était petite, maigre, avec un visage usé, des mains énormes, tourmentées, noires comme des racines, et des yeux pâles. Elle dit simplement :

— Mam'zelle Riboulet est morte, v'là trois semaines !...

Et elle se mit à débiter des mots et des mots, parmi lesquels il crut comprendre qu'elle avait pris le bébé en attendant le retour du père, mais que tout changeait puisqu'il était mort. Il l'entendit aussi parler d'Assistance publique... Puis, tout d'un coup, ce fut ce qu'il attendait... un bruit de chaises écroulées et le brusque éclat d'un désespoir d'enfant dans la chambre voisine. Il s'assit, tandis que disparaissait la barrière; il se sentait étourdi; il ne savait plus bien où il en était, la nouvelle mauvaise qu'il venait d'apprendre, ce flux de paroles l'abrutissaient.

— T'es tombé, t'as relevé, allons veux-tu bien te taire, grosse bête !

La femme rentrait, tenant un gros garçon de trois ans entre ses bras, elle le secouait, puis, comme il ne se taisait pas, elle le posa à terre... Le moutard écarta ses poings de sa figure, ouvrit les yeux, mais continua de hurler en regardant Sicco; enfin, comme on ne paraissait plus faire attention à lui, il traça avec un air farouche un large demi-cercle autour du soldat et disparut : Sicco ne le voyait plus, mais il entendit les petits pas furtifs, derrière lui. Cela dura quelques instants, puis il sentit un frôlement léger, et, pas plus haut qu'une botte, le bébé glissa contre lui, saisit de ses menottes tièdes sa grosse patte de travailleur.

Cela fit à Sicco un singulier effet, il n'osait plus bouger et il fixait le bambin avec un sourire indécis. Il était stupéfait de la sensation chaude que faisaient courir en lui ces petits doigts roses, stupéfait, lui, le vieux dur à cuire, de se sentir la gorge et le cœur serrés, stupéfait du désir qui le tourmentait de prendre ce petit paquet mou, de le serrer contre sa poitrine, et bouleversé par quelqu'un qui, au fond de lui-même, lui donnait des ordres qu'il n'arrivait pas à comprendre.

Mais, comme il perdait son temps à parlementer avec son âme, son corps heureusement trouva le geste qu'il fallait faire... Il se baissa, saisit l'enfant, l'assit sur son genou. Tout de suite, Sicco fut renversé de son audace et son cœur battit avec force, car il avait peur d'une révolte du marmot et de nouveaux glapissements; mais rien de ce genre n'arriva. On se blottit dans sa capote, quelque chose fourragé sa moustache et une petite voix poussa, avec un soupir satisfait : « Papa ! »

Alors, il sembla à Sicco qu'il remontait d'une cave

vers le jour et la chaleur et il vit clair en lui !... Il toussa pour débarrasser sa gorge, obstruée de façon anormale, se moucha pour pouvoir, du même coup, essuyer une singulière buée qui lui troublait la vue, et il déclara d'un ton à peu près ferme en enfonçant ses crins rudes dans la joue satinée du petit :

— Eh ben ! mon vieux, t'es un malin, c'est toi qu'a trouvé le dernier mot !

Et il continua, levant vers la dame du logis un regard timide :

— Puisq'y me prend pour son papa, pour lors, madame, si vous voulez bien, faites son paquet, j'emmène le moutard... Il n'sera pas dit que l'copain Riboulet s'fera du souci là-haut.

Et comme la commère, abasourdie, enchantée, délivrée, entamait avec des pialements aigus le chapitre des bénédictions, il déclara, pour couper court :

— Oh ! moi, vous savez, j'ai toujours aimé la marmaille !...

Bruno Ruby.

BLOC-NOTES

BIENFAISANCE

— Sous le haut patronage de S. A. I. et R. Madame la comtesse d'Eu et sous la présidence de M. Rodin, une grande matinée artistique aura lieu le vendredi 28 janvier, à deux heures, dans la salle des fêtes et les salons de Mme Edenkoven, 15, avenue Hoche, au bénéfice de l'Ecole des mutilés de M. Herriot, sénateur, maire de Lyon, et du Vestiaire des Blessés, fondé par M. Pierre Loti. L'allocution sera faite par M. Henri-Robert, bâtonnier des avocats.

INFORMATIONS

— M. Maurice Boyer, secrétaire de la direction de la Banque de Paris et des Pays-Bas, engagé volontaire dès le début de la guerre, interprète stagiaire attaché à l'armée britannique, a reçu, le 27 décembre 1915, de la main du prince de Connaught, la « Military Cross », avec la mention suivante : « Sur la route de Menin, à l'est d'Ypres, le 27 juin 1915, le quartier général de la brigade étant soumis à un violent bombardement et incendié, il se fit beaucoup remarquer par son sang-froid et rendit les plus grands services en aidant à sortir les munitions et les bombes du bâtiment en flammes, tandis que tout autour tombaient des obus des plus gros calibres. »

M. Maurice Boyer est le beau-fils et fils de M. Georges Bousquet, conseiller d'Etat honoraire, et de Mme Georges Bousquet.

MARIAGES

— De Turin on annonce les fiançailles du chevalier Giuliano Cosa, ancien conseiller d'ambassade à Londres, chargé d'affaires à Adis-Abeba (Abyssinie), avec Mlle de Castelvecchio.

NAISSANCES

— Lady Mary Saint-Aubin a donné le jour à un fils à Londres.

DEUILS

On nous annonce la mort de Mme Henri Morel d'Arleux, femme du notaire à Paris, née Marie Hussenot de Senonges, sœur de l'avocat à la Cour d'appel de Paris, décédée rue du Faubourg-Poissonnière, 35. Les obsèques auront lieu jeudi 13 courant, à midi, en l'église Saint-Eugène, où l'on se réunira. Il ne sera pas envoyé d'invitations. Ni fleurs ni couronnes. Prière de les remplacer par des messes.

Nous apprenons la mort :

De Mme Philippe Bouillet, née Delavaud, veuve de l'ancien chef du cabinet du président du Corps législatif, décédée à Neuilly, à l'âge de soixante-dix-sept ans;

De saur Ignace, religieuse de la congrégation de la rue Bizet, tuée par un éclat d'obus le 4 janvier, à l'ambulance de M... (Alsace), dans l'exercice de ses fonctions, âgée de quarante-quatre ans, décorée de la croix de guerre avec palme;

Du professeur Guido Baccelli, ancien ministre, décédé à Rome à l'âge de quatre-vingt-quatre ans;

De M. Paul Emerie Greslot, inspecteur honoraire des contributions directes, décédé à Dijon à soixante-treize ans;

De Mlle Alexandrine-Alice Lebreton, fille du professeur à l'Ecole des mines, lieutenant-colonel territorial d'artillerie, décédée dans sa vingt-huitième année.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 12 JANVIER 1916

(13)

L'AVIATEUR INCONNU

Grand roman inédit

PAR

MARCEL ALLAIN

CHAPITRE VI

Meurtrière ?

(Suite)

Felbert avait raison. Il ne devait plus, désormais, avoir au cœur aucun souci de passion.

La guerre commençait pour lui.

Plus blême qu'une morte, s'appuyant à la porte du hangar pour ne point choir, Josette lui criait :

— Au revoir !

Mais déjà Nobody avait sauté dans son appareil.

— Contact ? demanda le sapeur, prêt à lancer son moteur.

Nobody tourna la tête, jeta un dernier regard à Josette.

Tendue en avant, comme attirée vers lui, la jeune femme, de sa main fine, lui envoyait un baiser.

Une douceur l'envahit ; il eut peur de cet amo- lissement soudain.

Ce baiser ? Non ! il n'y croyait pas !

Ce baiser que l'on offrait à Nobody, c'était la fiancée de Gilbert de Bossy qui le lui envoyait !

Après, mauvais, Nobody répondit :

— Contact !

— Essence ? demanda encore le sapeur.

— Essence !

L'homme balança l'hélice d'un mouvement brusque.

Tout de suite, une explosion retentissait. Sur son siège, attaché par les courroies, l'œil aux commandes, Nobody vérifiait toute chose.

Désormais, dans un grondement de tonnerre, les huit cylindres du moteur grondaient.

Et Nobody leva la main. L'appareil, lâché, s'élança, quitta le sol.

L'aéroplane, tout à l'heure carcasse de toile, inanimée, inerte, prenait vie.

Rapide, précis, Nobody manœuvrait, inclinait le gouvernail de profondeur.

Non ! Son cœur ne battait pas à cet instant. Il était bien maître de ses nerfs.

Il parlait pour la guerre, cependant ! Mais il y parlait le cœur mort, l'âme brisée...

Le moteur « tirait » à merveille.

Ah ! la belle chose que le bruit fantastique des explosions précipitées ! la belle chose que cette course vive, cette montée en spirale vers les nuages !

— Allons ! pensa Nobody, cabrant son appareil pour s'élever plus vite encore, tout ira bien, j'imagine. Ce n'est pas encore aujourd'hui que je me tuerai.

Il était à 800 mètres peut-être, il montait toujours, ivre de sa solitude dans le ciel.

Et soudain, il tressaillit :

Près de lui — croyait-il, car les nuages faisaient écho — un autre grondement venait de retentir.

— Comment ! l'on vole déjà ?

Un virage, sur une aile, lui permit d'apercevoir toute l'étendue du champ d'aviation, où, de cette hauteur, les appareils ne semblaient plus que de minuscules petites taches blanches.

Oui, l'on volait déjà !

Un autre monoplane montait à sa poursuite, un fin oiseau, léger, gracieux, qu'il reconnaissait fort bien :

— Parbleu ! c'est Felbert ! Allons-nous donc faire route ensemble ?

Puis il pesta, pris de la saine rivalité des hommes de sport :

— Ma parole ! mais il « fait » cheminée ? Il monte tout droit ? Ah ! ça ! il est fou ? C'est fantastique d'aller aussi vite au début d'un raid semblable.

Nobody était un parfait pilote.

Il savait qu'il en est des moteurs comme de toutes les machines et que leur fonctionnement n'est régulier qu'à la condition d'être surveillé.

A s'élever ainsi, avec une rapidité fantastique, Felbert risquait une panne, une avarie grave.

— Je ne l'imiterai pas ! décida-t-il.

Mais, bientôt, Nobody souriait :

— L'animal ! bougonnait-il, s'apercevant que Felbert, grâce à sa montée rapide, l'avait rejoint. Il n'a pas voulu que je le dépassasse ! Eh bien ! nous voyagerons de conserve !

Ils étaient environ à onze cents mètres. Nobody, nettement, piqua vers l'Est... vers l'ennemi.

Mais comme il réglait minutieusement le débit de sa pompe à huile, soudain un juron de rage lui échappa :

— Bon Dieu ! mais...

Ayuntamiento de Madrid

Pilules Orientales

Développement, Fermeté, Reconstitution du Buste chez la Femme.
Le flacon avec notice 6 fr. 35 franco. — J. RATIE, Ph^e, 45, Rue de l'Echiquier, Paris.

POUR ACHETER ou VENDRE DES VALEURS SÉRIEUSES
Françaises, ou Étrangères, on peut s'adresser à
LA BANQUE DES NÉGOCIATIONS 61, Boulevard Haussmann,
Paris (8^e Arr^t.)
qui a notamment gros et nombreux acheteurs de Charbonnages.

Si vous voulez avoir le
Produit Pur, prenez

l'Aspirine
"Usines du Rhône"

LE TUBE DE 20 COMPRIMÉS..... 1 fr. 50
LE CACHET DE 50 CENTIGRAMMES : 0 fr. 20
EN VENTE DANS TOUTES PHARMACIES
Gros : 89, Rue de Miromesnil, PARIS

LES PETITES ANNONCES d'EXCELSIOR paraissent chaque Mercredi

La ligne se compose de 50 lettres ou signes

En aucun cas EXCELSIOR ne se charge de recevoir, ni de réexpédier les réponses aux « Petites annonces ».

DEMANDES D'EMPLOI — GENS DE MAISON

1 franc la ligne

OFFRES D'EMPLOI — LEÇONS — LOCATIONS — PENSIONS DE FAMILLE
APPARTEMENTS MEUBLÉS — OCCASIONS — FLEURS ET PLANTES
CHEVAUX, VOITURES ET HARNAIS

2 francs la ligne

ALIMENTATION — CAPITAUX — AUTOMOBILES
CHIENS — ANIMAUX DIVERS — HÔTELS
FONDS DE COMMERCE — VENTE ET ACHAT DE PROPRIÉTÉS
CABINETS D'AFFAIRES — COURS ET INSTITUTIONS

GENS DE MAISON

1 franc la ligne de 50 lettres ou signes.

Agence Lempereur, 37, r. Dragon, proc^{te} suite bon personnel.
Femmes de chambre

Femme chambre, tr. bne couturière, dés. place ch. dame tr.
Élég. Réf. 5 a. Ecr. Mlle Maticet, 22, av. Neuilly, Neuilly-s.-S.

OFFRES D'EMPLOI

On dem. pr. Vernon (1 h. Paris), sérieuse et excell. femme
de chambre sach. parf. service dame, lingerie et repass.
ni ménage, ni serv. table. Gages suivant dernières référ.
Pas se présenter. Ecrire Mme S. Mercadé, 21, r. Vernet, Paris.

SUCCESSIONS, TESTAMENTS, PARTAGES

3 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

Avocat spécialiste, 4, square Maubeuge, Ne req. q. sur r.-v.

POUR SE RETROUVER

3 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

A VIS. Comte Jean O'Rourke fait savoir qu'il habite à
Rontignon, cottage Henri-IV, par Pau (Basses-Pyrénées),
et qu'il n'a reçu aucun signe de vie de sa famille.

CHIENS

2 francs 50 la ligne de 50 lettres ou signes.

Spl. loulous nains et minous, marrons, sables, noirs, blancs,
tr. primés, et chiots. Elev. important. J. Longeon, Lisieux.
Loulous toutes teintes et pékinois, 5, rue Laffitte, 2 à 5 h.

Bouledogues français origine : jolis et petits de race, offres
raisonnables, acceptées. Roy, 10, pass. Boudin, Paris (XX^e).

Loulous, Péquis, Boules, Fox, Policiers toutes races.
LE CHENIL FRANÇAIS, 7, r. Victor-Hugo, Charente-le-Inf. T. 289.

AUTOMOBILES

2 francs 50 la ligne de 50 lettres ou signes.

Grand choix d'autos et camions d'occasion en parfait état.
Achat comptant. Echange. Noël, 10, Bd Courcelles. T. 520-60.

300 AUTOS et camions poids lourds à vendre avec ga-
rantie. Aux Ventes Sportives, 12, avenue de la Révolte,
12, Neuilly (porte Maillot).

ALIMENTATION

2 francs 50 la ligne de 50 lettres ou signes.

KOLAS. Contre 3 francs en mandat à J. GOBINET, 5, quai
des Chartreux, BORDEAUX, vous recevrez, avec notice
explicative, 250 grammes de kolos fraîches pour préparer
3 litres de vin tonique, apéritif et reconstituant.

OCCASIONS

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

A liquider bons meubles tous genres, fabriqués avant la
guerre. Fab. ouv. réunis, 15, rue de Piepus, M. Rysto.



LA BOITE « LA PRATIQUE »

Permet de faire soi-même toutes
conserves de viandes, gibiers,
plats cuisinés, etc., etc., pour
envois à nos soldats sur le front
ou prisonniers. Son système de
bouchage assure la conservation
indéfinie des aliments.

Catalogue franco sur demande
et notice explicative

CH. AUJAS, 10, rue du Guignier,
PARIS (20^e)

FLEURS ET PLANTES

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

PANIERES fleurs. Ed. Lecocq, prop^{te} Juan-les-Pins (Alp.-Mar.)

Fleurs et fruits de Nice, choix ext^{ra}, éco. Paniers à 5, 6, 8, 10,
12 fr. et plus, avec ou s^{ans} mél. Caillaux, r. Meyerbeer, 16, Nice.

PENSIONS DE FAMILLE

2 francs la ligne de 50 lettres ou signes.

COTE D'AZUR. En leur villa touj^{rs} fleurie de Juan-les-Pins
(Alp.-Mar.), M. et M^{me} Ed. Lecocq reçoiv. enfants 5 à 16 ans.

LES REPAS sur le FRONT



Maison Centenaire
Fondée par APPERT
en 1812

Chevallier-Appert

fournisseur de l'Inten-
dance, qui a donné
son nom au procédé de fabrication des
conserves pour l'Armée, recommande
ses plats froids et chauds de viandes et
de légumes cuisinés, ainsi que ses
Potages, Fromages et Desserts.

Gros : 30, Rue de la Mare, Paris, XX^e. Catal. franco.

VILLÉGIATURES

Côte d'Azur

BEAULIEU-SUR-MER. L'HOTEL METROPOLE est
ouvert. Situation uniq. bord de mer.
V. jard. 1^{er} ord. Arrangem. p^{er} séjour. Ch. FERRAND, prop^{te}, dir.

MONT-CARLO HOTEL BRISTOL MAJESTIC
En face de la mer. Deux minutes du Casino. — Prix réduits.

NICE. L'OFFICE DE LA COTE D'AZUR sert interméd. p^{er}
tout séjour : hôtels, villas, etc. Renseign. publicité.

NICE. HOTEL ASTORIA, Avenue des Fleurs,
près la Mer.
Confort moderne. Gd jardin. Cuisine soignée. Prix de guerre.

NICE CIMIEZ. RIVIERA PALACE
SEJOUR IDEAL. Beau parc de 30.000 mètres. PRIX REDUITS

NICE HOTEL DES ANGLAIS ET RUHL
Promenade des Anglais. Entièrement neuf. Prix très réduits.

NICE. HOTEL SAINT-BARTHELEMY
Position unique dominant la ville. Immense parc. Prix mod.

NICE. HOTEL D'ANGLETERRE et GRANDE-BRETAGNE.
Sur le jardin du roi Albert 1^{er}. Vue sur la mer.
Arrangements au midi à partir de 15 francs; au nord 12 fr.

NICE. = HOTEL DE LUXEMBOURG = Ouvert
toute l'année. — Promenade des Anglais.
Prix réduits. — HOTEL DES ETRANGERS, même propriétaire.

NICE. HOTEL WEST-END. Promenade des Anglais.
Confort moderne. — Prix réduits.
.... Chambres, appartements avec et sans pension.

Stations hivernales.

..... PAU. Station d'hiver. Climat doux
..... Ni vent, ni poussière
..... Idéal pour cure d'air
.....

CHEMINS DE FER DE L'ETAT

Service PARIS-ROYAN

Pendant la saison d'hiver, les communications entre Paris
et Royan, plage pour laquelle il est délivré des billets d'hi-
vernage, sont assurées par les trains ci-après :

Au départ de Paris : 1^{er} Train de jour partant de Paris-
Montparnasse à 8 h. 15 et arrivant à Royan à 19 h. 34 ;

2^o Train de nuit partant de Paris-Montparnasse à 21 h. 15
et arrivant à Royan à 8 h. 14.

Dans l'autre sens : 1^{er} Train de jour partant de Royan
à 7 h. 43 et arrivant à Paris-Montparnasse à 20 h. 14 ;

2^o Train de nuit partant de Royan à 19 h. 55 et arrivant
à Paris-Montparnasse à 7 h. 10.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volunard.

Brusquement — avec la soudaineté des catas-
trophes — il avait senti son aéroplane crouler sous
ses pieds.

Le vide l'avait attiré, happé, englouti !

Il eut à peine le temps de se cramponner à ses
leviers, de donner à son gouvernail un coup de
barre désespéré !

— Six cents mètres de fichus ! pesta Nobody.

Puis, un cri de rage lui échappa :

— Par exemple ! Je deviens fou ?

A bon droit, en vérité, il pouvait être étonné.

En levant la tête, au-dessus de lui, ne venait-il
pas d'apercevoir, fonçant, lui aussi, vers l'Est,
l'aéroplane de son ami Felbert ?

Et, certes, un profane n'eût point compris ce
que la position des appareils faisait pourtant im-
médiatement deviner à Nobody.

D'une voix lente, il articulait :

— Je ne peux pas me tromper ! Si je viens de
faire cette chute, par bonheur enrayée, c'est que
Felbert m'a survolé ? c'est qu'il m'a « soufflé » ?
Etre « soufflé », c'est un danger mortel en aéro-
plane.

Dans certaines conditions de vent et de hau-
teur, lorsque deux appareils viennent à se croiser
d'assez près, l'un est infailliblement « soufflé »
par l'autre. Alors, l'aéroplane le plus haut semble
creuser, sous l'aéroplane qu'il domine, un grand
trou d'air où l'appareil choit immédiatement.

C'était ce qui venait de se produire... et pour-
tant, à haute voix, Nobody monologuait, cependant
que son moteur, emballé, l'entraînait à la pour-
suite de son camarade :

— Non ! je me trompe ! ce n'est pas possible !
Sûrement, Felbert n'a pas dû me souffler, puis-
qu'il est parti après moi. Il ne pouvait, en mon-
tant, me perdre des yeux. Il aurait donc fallu
qu'il agit exprès ?... et...

Malgré lui, il haussait les épaules :

— Et on ne souffle pas un camarade par plai-
santerie !

L'essence en plein, les gaz ouverts, Nobody al-
lait maintenant d'une course folle, aisée, dont la
rapidité le grisait petit à petit.

Versailles avait disparu bien loin. Paris, tache
de lumière, à l'horizon, n'était plus qu'un coin
enflammé.

Et c'était alors qu'à nouveau, Nobody poussait,
soudain, un hurlement de détresse :

— Ah ! mon Dieu ! Mon Dieu !

Puis, brusquement, il coupait l'allumage... il
arrêtait son moteur... il se laissait descendre en
un planement audacieux...

— Le malheureux ! criait-il.

Qu'avait-il donc vu ?...

...Machinalement, pendant qu'il filait à toute vi-
tesse vers la frontière, Nobody avait encore
tourné la tête, cherchant des yeux le monoplane
de son camarade Felbert...

C'était alors, quand il l'avait découvert, fine
tache noire se découpant sur les nuages blancs,
qu'un cri d'horreur lui était échappé !

Le monoplane de Felbert semblait soudain s'être
disloqué !

L'une des ailes s'était à moitié détachée, relevée
par le vent de la course; l'autre, lamentablement,
battait au long du fuselage...

— Le malheureux ! avait râlé Nobody.

Oui, il pouvait plaindre l'aviateur Felbert...

Le sort du pilote n'était que trop évident !

Lié à cet appareil ingouvernable, perdu à plus
de quinze cents mètres de haut, il dégringolait au
vide... il croulait, vers le sol masqué de brume...

— Il va se tuer ! Il va s'écraser !... haleta No-
body.

Maintenant, il rendait à son appareil toute sa

puissance... il fonçait vers le point obscur du val-
lon où l'oiseau brisé du pauvre pilote avait dû
venir à terre, dans une chute effroyable...

...Longtemps, Nobody dut chercher, fouiller, ha-
gard, les replis de terrain, sans rien apercevoir
qui pût le renseigner sur le sort de son camarade...

Enfin, il poussa une exclamation :

— Là ! là !...

Dans un champ, survolé le temps d'un éclair, il
avait distingué un innombrable fouillis de toile
et de bois brisé...

Oh ! Nobody n'hésitait pas !

Quel que fût le danger d'un atterrissage sur ce
sol inconnu, une angoisse trop horrible le tenail-
lait !

Déjà son appareil virait, déjà il se laissait crou-
ler, lui aussi... Une manœuvre hardie l'amena
au-dessus du champ... une autre lui fit prendre
terre...

Vraiment, Nobody avait une habileté inouïe !

C'était à quelques pas de l'appareil de Felbert
qu'il pouvait sauter sur le sol.

— Au secours ! Au secours ! hurla Nobody, cou-
rant de toutes ses forces...

Mais, dans la campagne déserte, ses cris demeu-
raient sans échos...

Et, soudain, alors qu'il était à toucher l'avion
brisé qui commençait à flamber, il s'arrêta, stu-
péfait, abruti d'effroi et de stupeur...

Du monceau de débris, un homme surgissait,
sanguinolent, livide... Felbert !

Et Felbert, à cet instant, courait à sa rencon-
tre...

— Au secours ! Au secours ! hurla de nouveau
Nobody.

Puis il trébucha... Il battit l'air de ses bras... il
tomba à la renverse !

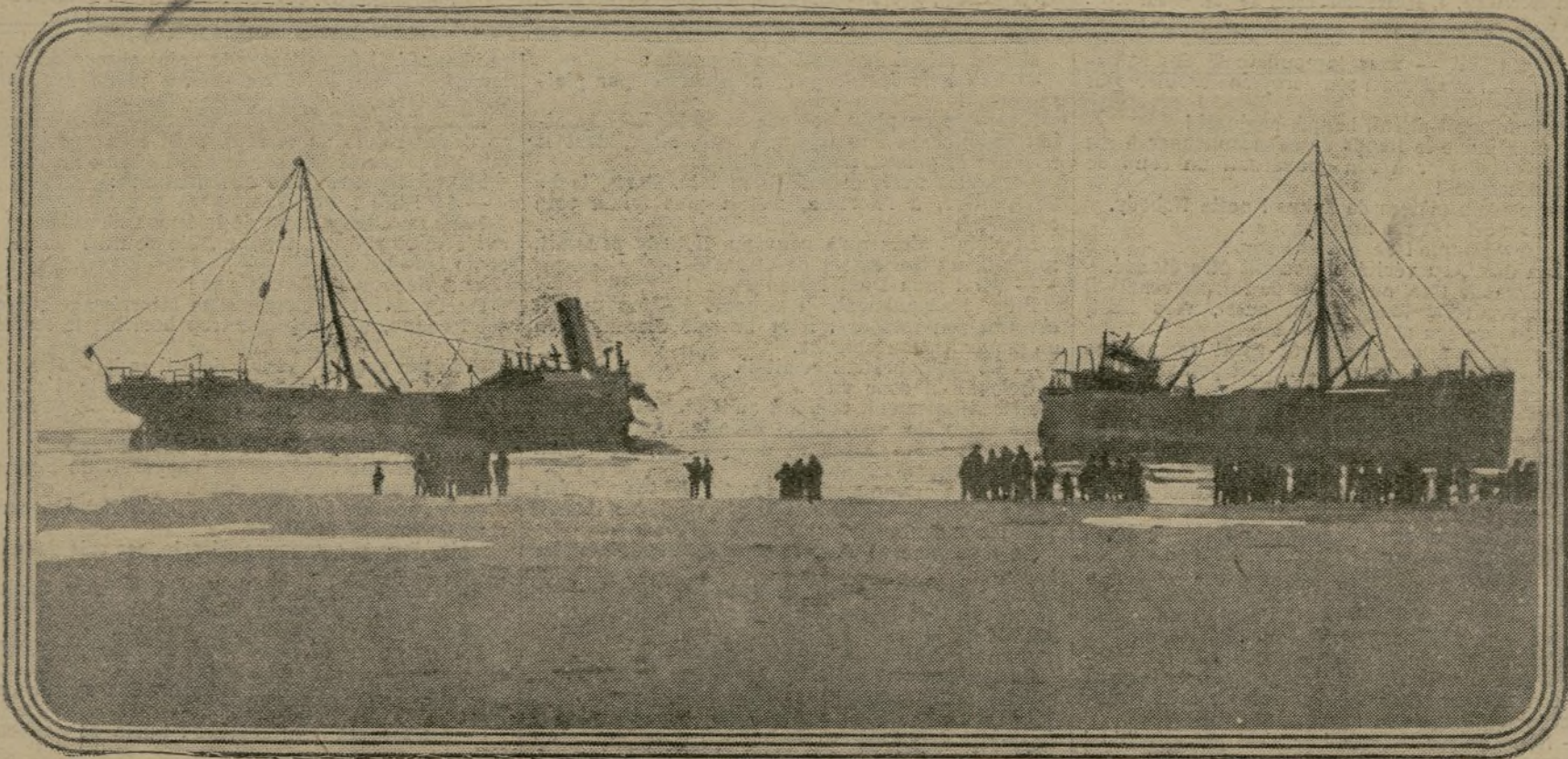
La suite à demain.

M. Millerand visite les tranchées



M. Millerand, ex-ministre de la Guerre, s'est rendu il y a quelques jours sur le front et y a parcouru, coiffé du casque, un long réseau de tranchées, à proximité immédiate de l'ennemi.

Un bateau coupé en deux



Le 26 novembre dernier, s'échoua sur une plage du Nord un vapeur anglais venant de Sydney. La tempête rendit bien vite sa situation des plus critiques. Et en peu de temps, ce bâtiment de 150 mètres fut séparé en deux épaves.

Ayuntamiento de Madrid